

LE DÉFIANT,

COMÉDIE

EN CINQ ACTES ET EN VERS,

PAR M. DALBAN.



A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE L. G. MICHAUD,

RUE DES BONS-ENFANTS, N^o. 34.

CHEZ DELAUNAY, Libraire, Palais-Royal, Galeries-de-Bois.

M. DCCC. XIII.

132642-B

Digitized by Google

PRÉFACE.

CETTE comédie, présentée au Théâtre français, y a été refusée ; le public, à qui je la soumetts, jugera si l'on a bien ou mal servi ses intérêts, en lui en sauvant la représentation. Je dois prévenir que les acteurs n'ont point eu connaissance de ma pièce ; c'est d'après une première censure que j'ai été écarté et trouvé peu digne d'un examen plus sérieux.

La raison pour laquelle ma comédie a été condamnée, trouvée même atteinte d'un vice sans remède, c'est que je n'ai pas placé le Défiant dans des situations qui ^{justifient} ~~peuvent~~ ses

souçons, et que, toujours soupçonneux et injuste envers tout le monde, il n'a pas un motif de se défier de personne. Si je rapporte ce reproche, ce n'est pas que je me propose d'y répondre; il me conduit à exposer en deux mots l'idée principale qui m'a guidé dans la composition de ma comédie, et il offre le contraste de la même idée, considérée sous un point de vue bien différent.

J'ai pensé que le comique, dans le personnage du Défiant, venait de l'opposition qui se trouve entre ses soupçons et la vérité des choses, du contraste de son aveugle défiance avec la bonne foi des personnes qui l'entourent. J'ai donc dû chercher dans ce personnage la seule cause de ses défiances, et l'entourer de gens qui n'y ~~peuvent~~ contribuer; par-là je donnais

plus de force à mon caractère principal, et n'ôtai rien à la solidité des moyens qui le font ressortir, puisque, plus défiant, il n'en devenait que plus disposé à trouver l'importance nécessaire à ses soupçons dans des causes légères ou même innocentes. En un mot, fortifiant le caractère, j'augmentais la force des moyens opposés, et, fortifiant ces moyens, j'affaiblissais le caractère, et eux-mêmes avec lui.

J'ai dû encore à cette idée un plan plus étendu. Après avoir épuisé le nombre de soupçons fournis par mon sujet, mes personnages sulbaternes, qui n'y avaient point donné lieu, et mon Défiant, qui devait se désabuser, pouvaient encore se trouver dans une situation nouvelle, si je donnais à ceux-là l'intention de prolonger

l'incertitude de celui-ci, et si je faisais que lui-même il revint sur tous les soupçons qui l'avaient déjà tourmenté, mais qu'il en parût différemment affecté, en les éprouvant tous à la fois. C'est ce que j'ai essayé de faire, en en tirant un parti assez moral, qu'on pourra juger à sa place et apprendre de mes acteurs.

J'ai enfin tiré de cette même idée la moralité de mon sujet; elle était bien plus sensible, si je savais présenter le Défiant comme seul auteur de ses soupçons. Pour que ses égarements devinssent une leçon utile, il ne suffisait pas qu'il dit : *Mes soupçons m'ont rendu malheureux*, il fallait qu'il dit : *Ils m'ont rendu malheureux, et je n'ai dit mon malheur qu'à moi-même.*

On me dira qu'un homme aussi prompt à se

gendarmer ressemble beaucoup à un insensé. Il n'y avait pas besoin de fausser le caractère du Défiant pour l'éloigner d'un rapport avec la folie ; il est certain qu'il s'en rapproche beaucoup , non seulement par son impétuosité , comme tout caractère passionné , mais encore par ses habitudes. Je crois en avoir tiré quelque parti , en lui donnant des craintes sur des ennemis qu'il croit avoir , et un fond de mélancolie qui perce souvent. Ce n'est pas que cette tristesse soit l'objet de la comédie ; mais , comme une faiblesse intéressante , elle attache à un personnage , tandis que son travers nous amuse , et elle est d'autant plus précieuse , qu'elle se trouve dans peu de caractères.

PERSONNAGES.

TIMANTE, défiant.

FRANVAL, père de Clémence.

CLÉMENCE, amante de Timante.

MELCOUR, ami de Timante.

LYSIMON, oncle de Timante.

JULIE, sœur de Franval.

PLAINVILLE, } amis de Julie.
FINANCÉ, }

FRONTIN, valet de Timante.

*La scène est dans la maison de campagne
de Franval, près de Paris.*

NOTA. Dans les scènes dont l'effet dépend nécessairement de la situation des acteurs, on a indiqué la place qu'ils doivent occuper sur le théâtre; le premier inscrit en tête de chaque scène tient la droite.

LE DÉFIANT.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

FRANVAL, CLÉMENCE, TIMANTE, MELCOUR.

(*Ils étaient assis et se lèvent.*)

FRANVAL.

Ainsi, c'est donc, mon gendre, une affaire arrangée :
Oui, Timante, à vos vœux ma fille est engagée,
Vous avez ma parole, et me voyez, mon cher,
Heureux de cet hymen autant que j'en suis fier ;
Il resserre les nœuds d'une amitié sincère :
Je fus, vous le savez, l'ami de votre père.

TIMANTE.

Ah ! quand de cet hymen vous m'assurez l'honneur,
J'ose à peine y compter et croire à mon bonheur.

I

FRANVAL.

J'espère que Clémence, heureuse de vous plaire,
 De suivre en tout ceci la volonté d'un père,
 N'a point de sentiment qui gêne mon pouvoir
 Et restreigne un amour dont je fais un devoir.
 Elle peut cependant expliquer sans contrainte
 Quels sont ses sentiments : qu'elle parle sans crainte ;
 Je veux, j'exige même un aveu des plus doux,
 Et nécessaire enfin pour être son époux.

CLÉMENCE.

Puisqu'un pareil aveu vous semble nécessaire,
 Que votre ordre pressant me défend de me taire,
 Et qu'enfin cet aveu doit fixer mon destin,
 Mon père, j'avoûrai qu'en demandant ma main
 Timante ne fait rien que n'approuve mon ame,
 Que sans aucun regret je me verrai sa femme,
 Et que...

FRANVAL.

C'en est assez, ma fille, s'il vous plaît.
 Timante, sur ceci voyez ce qu'il en est ;
 Rien ne peut désormais retarder que vous-même,

L'hymen où je consens, puisqu'enfin on vous aime.
 Mais souffrez qu'on diffère encor cette union,
 Et demeurez ici : connaissez ma maison,
 Le monde que je vois, mon nombreux domestique
 Ce séjour est, je crois, fort peu mélancolique !

(à Melcour.)

Monsieur, de ceux qu'unit une même amitié
 J'attends un même honneur, et votre ami prié,
 Mon invitation tous les deux vous regarde;
 Vous doublerez la joie, allons, que l'on vous garde;
 J'ai chez moi grand plaisir à vous avoir. Tenez,
 J'aime votre franchise, et vous me convenez.

(Il sort avec Clémence.)

SCÈNE II.

TIMANTE, MELCOUR.

TIMANTE.

Dans ce monde nombreux où je vis solitaire
 Je trouve une famille où mon cœur a su plaire;
 Le père fut du mieux ami fort estimé,
 De sa fille à mon tour j'ai l'espoir d'être aimé :
 Prends part, mon cher Melcour, à tant de réussite.

I..

MELCOUR.

Oui, ton bonheur vaut bien que je te félicite;
 Mais je vois à regret différer ce lien,
 Et je crains tes soupçons.

TIMANTE.

Ce retard est un bien.

Cet hymen résolu sitôt ne pouvait être :
 Avant de s'épouser il faut se bien connaître.
 Depuis deux mois au plus que je suis en ces lieux,
 De mes défauts à peine ai-je averti les yeux ;
 Et des autres, moi-même, observant le mérite,
 J'ai dû juger bien mal, ayant jugé si vite.
 Avec plus de lenteur il faut les pénétrer,
 De Clémence surtout chercher à m'assurer.
 En vain de cet hymen semble-t-elle empressée,
 Une fille toujours ne dit pas sa pensée ;
 Elle peut à ce choix, lorsqu'elle se résout,
 Suivre l'ordre d'un père, et point du tout son goût ;
 C'est de quoi ce retard peut à propos m'instruire.
 Dans son cœur, après tout, son père ne peut lire.
 Elle a connu l'amour ! et faisant son malheur,

Franval l'immolera peut-être à son erreur.

Ce père, trop distrait des soins de sa famille ,

A rarement le temps de consulter sa fille.

Les fêtes, les plaisirs sont son unique emploi,

Et frivole à tel point que j'en frémis pour moi. . .

(Voyant venir du monde.)

Mais des maux que je crains, ah! le danger est proche ;

La journée est ouverte et la cohue approche.

Fuyons, si nous pouvons nous sauver sans éclat.

MELCOUR.

C'est Julie.

TIMANTE.

Oui, sa sœur, et quelque nouveau fat.

SCÈNE III.

JULIE, PLAINVILLE, FINANCÉ.

JULIE.

Allons, allons, messieurs, vous montrer à mon frère,

Vous en serez contents ; sa maison peut vous plaire :

Dans un monde assez beau, dont le goût est le mien,

J'ai le plaisir d'ouïr qu'on en parle assez bien.

Franval est de bon goût !

Il est fort à la mode !

Du moins il suit du tems assez près la méthode :
 Jetant sur ses défauts des yeux fort indulgens,
 Vieillard qui rivalise avec nos jeunes gens ;
 A la retraite en vain le tems le sollicite ;
 Il fixe les plaisirs de l'âge qui le quitte.
 Sa maison recherchée attire tout Paris.
 Vous trouverez ici tous ces divers esprits
 Dont l'usage fournit les cercles à la mode ,
 Comme une idole, un meuble élégant ou commode ,
 Originaux rangés pour parer un salon.
 C'est ce riche bridé, ne disant oui ni non ,
 Et qui laisse pour lui, parler son opulence ;
 C'est ce fat ignorant, bouffi de suffisance ,
 Insolent protecteur de l'esprit qu'il n'a pas ;
 Ou l'amateur des arts, fameux par ses repas.
 Mais sans ces importuns, par qui se renouvelle

D'un cercle dans un autre une image fidelle ,
Voici de la maison le monde familier :
C'est mon frère d'abord , qu'en maître très entier ,
Je nomme avant ma nièce ; elle ensuite. On veut faire
De son hymen prochain un très profond mystère.
L'amant est beau , bien fait , un jeune homme accompli ;
C'est Timante , à peu près le second maître ici.
Une triste aventure . . .

FINANCÉ.

Oui ! ce jeune ministre ,
Que vient de signaler sa disgrâce sinistre !
Écoutez donc ; ma foi , vous le louez beaucoup ;
Je ne le connais pas , mais on écoute tout ;
Et bien , de ce Timante on dit un mal du diable ;
Son aventure a fait un bruit épouvantable.

JULIE.

Qu'importe ? un bruit fort grand doit-il plus qu'un petit
En imposer beaucoup ? Qu'est-ce qui le produit ?
Dans le monde on entend ou louer ou médire ,
On répète au hasard ce que l'on entend dire ;
Cette foi que l'on donne à d'absurdes propos

Produit ce bruit frivole, imposant pour des sots,
Mais qui voit-on sans cesse exercer la satire?
Ceux qu'on ne peut louer sont les seuls à médire.
Croyons peu ce qu'on dit, et doutons-en plutôt.
Timante ne me semble avoir qu'un seul défaut ;
C'est une défiance aveugle, insurmontable,
Que nul jour ne pénètre et rien ne rend traitable,
Le voilà : son œil peint la joie ou le courroux,
Suivant qu'il croit avoir à se louer de vous ;
A l'oreille, d'un mot hasardez l'imprudence,
C'est de lui qu'il s'agit dans votre confiance :
Sur un fauteuil voisin, votre homme tourmenté,
De ce qu'il n'entend pas, frémit déconcerté ;
Dans l'ami le plus cher il voit souvent un traître,
Soupçonne s'il connaît, fuit s'il ne peut connaître ;
Et pour vous éviter, usant d'un long détour,
Craint de se compromettre en vous disant bonjour.

PLAINVILLE.

J'estime sa prudence, elle peut être utile.
Ah ! ça, grâce à vos soins il doit m'être facile
De bien juger des gens que renferment ces lieux.

Je mettrai mes efforts à paraître à leurs yeux,
Ce qui, sans m'abaisser, pourra les satisfaire;
Mais ce n'est que pour vous que je consens à plaire,
Et vous me permettrez, car je vais réussir,
Que le fruit de mes soins soit de vous obtenir.

JULIE.

Je vous l'ai déjà dit, obtenez-moi d'un frère,
Par l'absolu pouvoir que mon cœur lui défère,
Ainsi de mon aîné je reconnais la loi.
Mais, Plainville, changez; je le dis, je vous voi,
En vos succès, monsieur, beaucoup de confiance,
Et pour qui vous concerne aussi trop d'imprudence:
Partout vous me nommez, vous vantant de m'aimer,
Et le dites encor, même sans me nommer...

PLAINVILLE.

Bon ! voilà mon portrait à mon tour.

FINANCÉ, *qui s'est écarté un moment.*

Ah, madame !

Voici le défiant; on jugerait son ame

A sa démarche oblique.

SCÈNE IV.

JULIE, PLAINVILLE, FINANÇÉ, TIMANTE.

PLAINVILLE.

Il veut nous éviter.

FINANÇÉ.

Il n'avancera pas!

JULIE, à *Timante*.

Vous voulez nous quitter?

TIMANTE.

Je voudrais seulement ne déranger personne.

JULIE.

Le scrupule, Timante, entre nous deux m'étonne ;
 Eh quoi ! depuis le temps que nous nous connaissons. . .

TIMANTE.

Mais. . .

JULIE.

Il faut entre amis en user sans façons.

TIMANTE.

Je ne puis me flatter, madame, d'un mérite

Qui m'est bien moins acquis qu'on ne m'en félicite,
Et je n'ai pas l'honneur de vous connaître tant.

JULIE.

Nous nous voyons pourtant, monsieur, assez souvent.

TIMANTE.

Je vous vois quelquefois chez monsieur votre frère,
Entre nous, cependant, vous n'y paraissez guère;
D'autres sociétés ont pour vous plus d'appas.

FINANCÉ, *bas à Julie.*

Vous verrez qu'il dira qu'il ne vous connaît pas.

JULIE.

Laissons, et parlez-moi sans nulle défiance.
Comment vont vos progrès dans le cœur de Clémence?

TIMANTE.

Madame...

JULIE.

Oui, je vous prie, il faut le déguiser,
Vos vœux ne tendent pas peut-être à l'épouser?

TIMANTE.

Je crois que nulle part on n'a pu vous le dire.

JULIE.

Quoi ! lui plaire n'est pas où votre cœur aspire ?

TIMANTE.

Madame , cet aveu vous soit ou non suspect ,
 J'ai conçu pour Clémence un souverain respect ,
 Et des perfections dont on voit qu'elle abonde
 Je conviendrai sans peine , et devant tout le monde ,
 Mais pour elle l'amour que je puis avoir , moi ,
 C'est , je crois , une chose indifférente en soi ,
 Dont je n'ai pas besoin de convenir de même.

JULIE.

Brûlez d'un feu secret , c'est ainsi que l'on aime ,
 Et vous vous piquez là d'un mérite parfait.
 Avouez que Germeuil , sur ce que chacun sait ,
 Devrait vous emprunter un peu de ce mystère
 D'une discrétion dont vous n'avez que faire ,
 Et d'amants comme vous , puisqu'elle en veut avoir ,
 Qu'Hortense prudemment se devrait bien pourvoir.

TIMANTE.

Si l'on peut les blâmer , madame , je l'ignore.

JULIE.

Il faut bien en effet dissimuler encore.

TIMANTE.

De quoi voulez-vous là que je convienne aussi ?

JULIE.

Des égards ! C'est , messieurs , un excellent ami.

TIMANTE.

Moi ! je ne suis l'ami de Germeuil ni d'Hortense.

JULIE.

Je veux vous en donner deux des miens.

TIMANTE.

Mais je pense

Qu'il faut pour être amis se convenir assez ,

Se connaître.

JULIE.

Oh ! sans doute , et vous vous connaissez :

Ce sont ces messieurs.

TIMANTE.

Ah ! ceci change l'affaire.

PLAINVILLE.

Monsieur, votre amitié me serait vraiment chère.

FINANCÉ.

Pourrait-on se flatter de l'obtenir de vous ?

TIMANTE.

Moi ! messieurs, je ne puis m'y refuser.

PLAINVILLE.

Pour nous,

C'est trop d'honneur.

TIMANTE.

Point tant que vous voulez bien dire.

(à part.)

Elle a le diable au corps, je crois, pour vous produire.

Voilà de grands amis que je n'ai jamais vus.

JULIE.

Allons, entrons, messieurs.

(Elle sort avec Financé qui prend sa main.)

SCÈNE V.

TIMANTE, PLAINVILLE.

PLAINVILLE, *arrêtant Timante, prêt à sortir.*

Je ne vous quitte plus
Que l'assurance encor ne soit renouvelée
De l'amitié...

TIMANTE, *sortant.*

Monsieur, rejoignons l'assemblée.

PLAINVILLE.

Je ne puis exprimer combien ce nœud m'est doux,
Et ce que me disait madame ici de vous...
Mais rejoignons plutôt puisque c'est votre envie.

TIMANTE, *revenant.*

Non, non, dites un peu ce que disait Julie;
Quelques traits médisants de sa causticité...!

PLAINVILLE.

Non, elle vous louait, et n'a point plaisanté.

TIMANTE, *sortant.*

Des éloges! pour moi, je n'y crois pas.

PLAINVILLE.

J'espère
Que vous croyez au moins mon ame plus sincère,
Et que ce que je dis je le pense de vous.

TIMANTE, *revenant.*

Et dites-moi, monsieur, croyez-vous entre nous,
Aux éloges flatteurs qu'elle vient de vous faire,
Que Julie ait pu feindre et ne fût pas sincère ?

PLAINVILLE.

Au contraire, pour moi je vous serais garant
Qu'on ne peut pas louer plus véritablement.

TIMANTE, *sortant et voyant Frontin qui entre.*

Ah ! Frontin, je te cherche au moins depuis une heure.

(*à Plainville.*)

Souffrez qu'à mon valet je dise un mot.

(*Plainville sort.*)

SCÈNE VI.

TIMANTE, FRONTIN.

TIMANTE.

Demeure.

Tu viens fort à propos pour m'ôter l'embarras

D'entrer avec monsieur que je ne connais pas.
Ici, quoi qu'on en ait, les gens ont la manie
De vous trouver toujours nouvelle compagnie.
Enfin, j'épouserai dans quinze jours au plus ;
Frontin, pour t'arranger, règle-toi là-dessus.
Je pars le lendemain, et je vais dans sa terre
Trouver cet oncle vieux qui veut que je l'enterre.
Le bon homme me montre un tel empressement
Que je crois le devoir à son attachement.
Je vais...

FRONTIN.

Bon ! à l'instant il arrive lui-même.

TIMANTE.

Qu'est-ce donc qui l'amène ? O ! l'embarras extrême !
Ah ! ça, décidément, je ne veux pas le voir.
Dans le désir pressant qu'il montrait de m'avoir,
Il redoute qu'on ait sur lui cet avantage,
Et vient peut-être ici rompre mon mariage ;
Je ne veux pas le voir avant qu'il ne soit fait :
Une pareille affaire exige du secret.

FRONTIN.

Ne pas voir votre oncle ! ah ! ce n'est pas d'un cœur tendre !

Ah! monsieur, si là-bas vous l'aviez vu descendre
D'un bon carrosse, à lui!

TIMANTE.

Tais-toi, bavard!

FRONTIN.

Fort bien!

Je vous dis qu'il vous vient faire part de son bien.
J'en ferais plus de cas. Vous ne savez qu'en faire?
Je suis un bon enfant, un peu dans la misère,
Laissez-m'en prendre soin.

TIMANTE.

Je l'entends bien ainsi,
Et tu l'emmèneras chez moi!

FRONTIN.

Fort bien!

TIMANTE.

Pour lui

Qu'on ait tous les égards qu'on aurait pour moi-même:
Si je ne l'ai pas vu, souviens-toi que je l'aime.

FRONTIN.

Ah! monsieur, laissez donc, je l'aime plus que vous.

ACTE I; SCÈNE VI.

19

Me voilà son neveu, de lui plaire jaloux,
Et je vais cultiver pour vous ses bonnes grâces.

TIMANTE.

Surtout, il ne faut point que tu le satisfasses
S'il cherchait à me voir.

FRONTIN.

Non, par mon intérêt,
Il ne vous verra pas, ou c'est qu'il le paîrait.

TIMANTE.

Crainte qu'il ne découvre un secret nécessaire,
Moi, je vais à Franval demander le mystère.

FRONTIN.

Et nous, allons Frontin, pour un neveu chéri,
De l'oncle qu'on dédaigne être le favori.

FIN DU PREMIER ACTE.

2..

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

MELCOUR, TIMANTE.

MELCOUR.

Ainsi, par un effet de complaisance extrême,
C'est toi que l'on épouse, et c'est moi que l'on aime !
Quoi ! l'amour, que toujours on voit se consulter,
Pour toi fait un miracle, et...

TIMANTE.

C'est trop plaisanter.
Oui, depuis que nos nœuds sont serrés par un père,
Clémence prend plaisir à s'y montrer contraire ;
Ses yeux toujours distraits, se détournant de moi,

Depuis une heure au moins ne cherchent plus que toi ;
Et pour mieux m'expliquer, la froideur que j'éprouve
Me montrent à te voir le plaisir qu'elle trouve.

MELCOUR.

Ne l'avais-je pas dit que tu n'y tiendrais pas ,
Sans qu'un délai fatal ne fût un nouveau cas
A te forger encor quelque peur chimérique ?

TIMANTE.

Juste, et dont ton bonheur n'est pas la cause unique.
Depuis, mon cher ami, que je suis en ces lieux,
Je vois régner partout un air mystérieux,
Que ce même retard, mis à mon mariage,
Semble me rendre encor de plus mauvais présage ;
Car quel est ce mystère ? Ici l'on n'apprend rien.

MELCOUR.

J'en conclurais qu'il n'est point de mystère.

TIMANTE.

Oh bien !
De ce silence, moi, ce que je puis comprendre,
C'est qu'en s'expliquant mieux on craint d'en trop apprendre ;

Qu'il est quelque secret que l'on se dit tout bas,
 Et dont je suis le seul qui ne se doute pas :
 Mais il faut qu'à la fin tout ceci s'éclaircisse,
 Et je viens pour cela te prier d'un service.

MELCOUR.

Quel est-il ?

TIMANTE, *regardant attentivement Melcour.*

Si Clémence avait touché tes vœux,
 Jusqu'à te la céder tu me crois généreux ;
 Le temps de m'éprouver se montre avec son ame,
 Il faut aimer Clémence et répondre à sa flamme.

MELCOUR.

Tu veux m'éprouver ?

TIMANTE, *regardant Melcour plus attentivement pendant les premiers vers, sur lesquels il appuie.*

Non, si tu peux faire mieux,
 Ce service n'est pas ce que de toi je veux.
 Je sais trop que l'amour n'est pas ce qu'on maîtrise,
 Qu'il faut que sans effort le penchant y conduise,

Que pour Clémence ainsi jamais tu n'en auras.
 Sans donc l'aimer enfin , puisque tu n'aimes pas ,
 Je voudrais qu'à ses feux , sensible en apparence ,
 Encourageant , flattant sa tendre préférence ,
 Tu l'en fisses hâter l'aveu nécessité ,
 Qu'elle ne ferait pas , vu sa timidité.
 Ses attraits et son sexe , à qui l'on rend les armes ,
 Excuseront sans peine un hommage à ses charmes ,
 Que l'amour à ses yeux va même exagérer .

MELCOUR.

Te voilà donc jaloux ?

TIMANTE.

Peux-tu te figurer

Que je le sois de toi ?

MELCOUR.

Tu soupçonnes Clémence !

Se peut-il qu'à ton âge , avec l'expérience

Que tu devrais avoir sur de certains sujets ,

Tu devines si mal ses sentiments secrets ?

Je ne te parle pas, s'il faut qu'on te rassure,
De sa naïveté, de sa candeur si pure,
Et sais bien qu'en cela, pour nous en imposer,
La moins fine est encore habile à déguiser;
Mais il est, conviens-en, de telles apparences,
Qu'elles pourraient du moins nous servir d'assurances,
Et que leur moindre trait, encor fort précieux
Au plus aveugle aussi devrait ouvrir les yeux;
D'intérêt et d'amour preuves d'autant plus claires,
Qu'elles montrent moins d'art, sont plus involontaires:
Ce sont mille faveurs qui n'ont de but que toi.
Quelles raisons as-tu d'en suspecter la foi?
Te crois-tu donc toujours parmi ces femmes vaines,
Coquettes à l'affût des martyrs de leurs chaînes;
Pour faire à mille amants adorer leurs appas,
Prodigues d'un amour qu'elles n'éprouvent pas,
Et dans un jeu constant de serments infidèles,
S'amusant des tourments que l'on souffre pour elles?
Un monde aussi perfide est bien loin de tes yeux.
Laisse-là des soupçons le recours odieux;
Contre le vice seul nécessaire défense,
S'il n'est pas un besoin, il devient une offense.

Goûte une confiance utile à ta raison,
Dont les conseils enfin seraient plus de saison.

TIMANTE.

Éclaircissons d'abord le doute qui m'accable,
Et puis pour l'avenir, d'une ame inébranlable,
Quoi qu'il puisse arriver, je crois tout.

MELCOUR.

Je t'entends.

Qui veut se corriger ne remet point au temps.
Regarde cependant, sur ta triste existence,
Quel éternel poison répand la défiance !
L'amitié, l'amour même et le plus doux bonheur,
De l'aigreur des soupçons, tout s'aigrit dans ton cœur.
Il n'est pas un seul homme à qui ce cœur se fie ;
Ces plaisirs partagés et charmes de la vie,
Des mortels rassemblés le penchant mutuel,
N'existent plus pour toi dans ton état cruel.
Eh ! quel plaisir pourrait soulager la contrainte
Du cœur toujours froissé défendu par la crainte ?
A quoi bon cependant tous les soins que tu prends ?

Tous les hommes sont-ils dangereux et méchants,
Et voit-on bien souvent qu'il faille qu'on observe
Tant de précautions d'une^e entière réserve ?
Mais je veux qu'elle soit une utile vertu ;
Que par la défiance on soit bien défendu ;
Dans ce danger cruel , d'être trompé sans cesse ,
Et qu'ici , pour raison , sans peine je confesse
De deux hommes quel est , dis-moi , le plus heureux ,
De l'un soumis sans peine aux hasards malheureux
Où nous peut de la vie exposer l'ingconstance ,
Mais sans fiel , sans terreur , savourant l'existence ,
Et ces plaisirs certains qu'après un sort cruel
La nature indulgente accorde à tout mortel ;
Quel est le plus heureux de ce sage tranquille ,
De cet homme , ou d'un autre , inquiet , difficile ,
Évitant , il est vrai , ces périls hasardeux ,
Mais à force de soins , cent fois plus tristes qu'eux ,
S'en occupant sans cesse , afin de s'y soustraire ,
N'ayant ni paix , ni trêve en son affreuse guerre ,
Et tourmenté toujours d'un mal au moins douteux ,
Qui l'eût , au plus , pu rendre une fois malheureux ?
Tel est pourtant ton sort ! Les malheurs de ta vie

Ont causé, je le sais, cette crainte ennemie.
A tant de gens livré, trahi de toutes mains,
On t'apprit dans le monde à haïr les humains :
Le bonheur éteindra cette misanthropie.

TIMANTE.

J'ai trop connu le monde, il faut que je le fuie.
Une fois marié...

MELCOUR.

Voilà de tes excès !

TIMANTE.

Le plus profond désert, plus de place, et jamais
De société.

MELCOUR.

Mais, tandis qu'un parti sage
Au choix de tes amis uniquement t'engage,
Faut-il loin des humains aller te séquestrer ?

TIMANTE.

Oui, qui veut vivre en paix, doit d'eux se séparer.

D'où vient d'un ennemi me vis-je la victime ?
 Et comment, au signal d'un lâche qui l'aime,
 Contre moi ce décri, ce blâme universel ?

MELCOUR.

De ce que le méchant, pour répandre son fiel,
 S'allie à la sottise, elle qui le seconde ;
 Et tromper celle-ci, c'est tromper bien du monde.

TIMANTE.

C'est une occasion, du moins...

MELCOUR.

De s'égayer

Des sots et des méchants.

TIMANTE.

Mais, sans m'en effrayer,

La calomnie..

MELCOUR.

Eh bien ?

TIMANTE.

Le tort irréparable

Qu'attire dans le monde un bruit défavorable.

MELCOUR.

Le monde a bien le temps d'y faire attention!

TIMANTE.

Des ennemis...!

MELCOUR.

Le monde! il ne hait pas; eh! non;
Il déchire et s'envole à quelque autre victime:
Nul ne fixe long-temps son blâme ou son estime.
On s'est de toi, peut-être, un jour entretenu,
Le lendemain déjà tu n'étais pas connu.

TIMANTE.

Laissons. De me servir engage ta parole,
Et d'amant de Clémence entreprenant le rôle,
Sache ses sentiments pour toi comme pour moi.

MELCOUR.

Non, je ne puis du tout accepter cet emploi:
Le véritable amour excuse des folies
Qui pourraient d'autre part être mal accueillies.

TIMANTE, *à part.*

Cherchons quelque moyen plus facile.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, JULIE, PLAINVILLE,
FINANCÉ.

JULIE.

Vraiment,

On se passera bien de nous pour un moment.
On n'est pas des égards à tel point les esclaves,
Que de braver pour eux les périls les plus graves;
Et l'on ne peut rester dans ce petit salon
Sans se sentir couper la respiration.
On vous trouve toujours rêveur et solitaire,
Timante; vous voici !

TIMANTE.

Madame, quelque'affaire

Loin du monde, il est vrai, me retient en ce lieu;
D'ailleurs j'aime le bruit, et le monde fort peu.

(à part.)

L'ennuyeux contre-temps !

SCÈNE III.

FRONTIN, TIMANTE, JULIE, MELCOUR,
PLAINVILLE, FINANÇÉ.

FRONTIN.

Monsieur, on vous demande.

TIMANTE, *bas*.

A l'autre. (*Haut*.) Que veut-on? Je ne puis. Qu'on attende.

JULIE.

Il ne faut pas au moins vous déranger pour nous.

TIMANTE, *à part*.

Vous n'avez qu'à sortir, on parlera de vous.

(*haut*.)

Qui, moi, vous laisser seuls!

FRONTIN.

Monsieur, faut-il attendre?

TIMANTE, *bas à Frontin*.

Combien de fois, bourreau, t'es-tu bien fait défendre
De venir te jeter à travers l'entretien

Pour me faire sortir quand j'ai du monde ?

(à Julie.)

Eh bien !

Loin d'un cercle brillant quel bonheur vous amène ?

JULIE.

Nous venions un moment causer ici sans gêne ;

Mais, puisqu'on vous dérange, on va poursuivre ailleurs.

TIMANTE.

Qui, vous ! me déranger ! Mes moments les meilleurs

Sont ceux où je vous vois ; souffrez que je vous suive.

JULIE.

Non, Timante.

TIMANTE.

Souffrez !

JULIE.

Votre instance est trop vive.

FRONTIN.

Monsieur, on n'a qu'un mot à dire.

TIMANTE, *bas à Frontin.*

Eh ! dis, bavard,

Suis-je jamais sorti le premier nulle part ?

La politesse veut que je reste, au contraire.

(à Julie.)

Je vous suis.

JULIE.

Non.

TIMANTE.

Parbleu, si

JULIE.

Vous avez affaire.

TIMANTE.

Moi, je n'ai point d'affaire !

FRONTIN.

Eh ! monsieur...

TIMANTE.

Nullement.

FRONTIN.

Mais je voudrais vous dire.

JULIE.

Eh ! Frontin, dit.

TIMANTE.

Il ment.

SCÈNE IV.

FRONTIN, *seul.*

Il snit pour empêcher ce que l'on pourrait dire,
 De crainte que de lui l'on ne vienne à médire;
 Puis au premier objet qui les occupera,
 Leur faussant compagnie il va les planter là.

(*voyant rentrer Timante.*)

L'ai-je dit?

SCÈNE V.

TIMANTE, FRONTIN.

TIMANTE.

À l'écart qu'un moment je médite,
 Puisqu'un tiers survenu permet que je les quitte.

(*révant.*)

Le moyen que je trouve est je crois excellent !

Ah! te voilà, faquin et bavard insolent.

Va-t-en.

FRONTIN.

Va-t-en! Quoi donc?

TIMANTE.

Oui, parle, ou va-t-en.

FRONTIN.

Vite

Je parle donc. Votre oncle ayant su votre gîte
Veut vous voir.

TIMANTE.

Eh ! bien, oui ; mais dans ce moment-ci
Qu'on le garde.

FRONTIN.

S'il vient, vous êtes averti.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

TIMANTE, seul.

J'ai de la réussite une pleine assurance ;
Au refus de Melcour, faisons agir Clémence,
Et tâchons qu'à lui-même elle fasse l'aveu
D'un amour supposé. Je l'amorce à ce jeu,
Et l'aveu vrai suivra la fausse confidence.
Une fois obligée à rompre le silence,
Elle ne l'aime pas ou doit se déclarer.
Ce moyen en ceci peut encor m'éclairer,
C'est l'air dont un ami recevra la nouvelle,
Lui qui bien sûrement va se croire aimé d'elle.

3..

Mais je crois que sur lui je n'ai pas de soupçon ?
 Son refus m'en pourrait donner avec raison ;
 Mais mon esprit repousse un doute qui le blesse,
 Et c'était de sa part pure délicatesse.
 Clémence heureusement tourne vers nous ses pas.
 Bon ! une lettre va me tirer d'embarras.

SCÈNE VII.

TIMANTE, CLÉMENCE.

TIMANTE.

Ah ! Clémence, enchanté de vous voir. J'ai l'envie...
 Vous consentirez bien à ce dont je vous prie ?

CLÉMENCE.

Si de vous deviner je savais le secret,
 Vous ne me prierez pas.

TIMANTE.

Eh ! pourquoi, s'il vous plaît ?

CLÉMENCE.

Pourquoi ? Cela, je crois, s'explique, de soi-même :
 On aime à prévenir les personnes qu'on aime.

TIMANTE.

Vous m'aimez ?

CLÉMENTE.

Oui; faut-il à ce que je vous dis
Que vous preniez ainsi l'air étonné, surpris ?

TIMANTE.

C'est l'effet que toujours un tel aveu doit faire,
Et la crainte qu'on a qu'il ne soit pas sincère
Vous rend ainsi troublé.

CLÉMENTE.

Pour ne plus craindre rien
Oh bien ! à l'avenir retenez-le donc bien.

TIMANTE.

Que vous m'aimez !

CLÉMENTE.

Sans doute.

TIMANTE *à part.*

Allons, je me retire,
Et puisqu'il est ainsi, je n'ai rien à lui dire.

CLÉMENCE.

Vous sortez : je ne puis vous rendre , je le voi ,
Ce service important que vous vouliez de moi.

TIMANTE.

A tant d'empressement vous me voyez sensible ;
Mais je suis satisfait. (*à part.*) Que dis-je ? Est-il possible ?
Ah ! vainement , je crois , je m'en étais flatté ,
Melcour , à tant d'attraits tu n'as pas résisté !
Et si ton cœur a pu me trahir pour Clémence ,
Puis-je ne pas vouloir éclaircir cette offense ?
Suivons sans rien changer nos projets commencés.
(*Haut.*) A ce que je voulais , puisqu'encor vous pensez ,
Clémence , je reviens. Ecoutez , je vous prie :
Entre nous ce n'est rien qu'une plaisanterie ,
Un jeu sans conséquence , et qu'à ne point mentir ,
J'ai jugé seulement propre à vous divertir ;
Il faudrait , par un art qui vous sera facile ,
Vos discours , vos regards , un abord moins tranquille ,
Mille moyens enfin arrangés pour cela ,
Persuader Melcour que vous l'aimez. Voilà.
Une lettre d'abord que vous allez écrire ,

De l'amour qu'il faut feindre aussitôt va l'instruire.

Il va dans le panneau donner complètement.

Quel plaisir de jouir de son étonnement !

CLÉMENGE.

Et vous trouvez cela plaisant ?

TIMANTE.

Et vous, de même

Ne le trouvez-vous pas ?

CLÉMENGE.

Non, s'il croit que je l'aime,

Tandis qu'il n'en est rien.

TIMANTE.

Eh bien ! c'est ce qu'il faut.

Ne l'en pouvons-nous pas désabuser bientôt ?

CLÉMENGE.

Eh bien ! pour le plaisir que cela peut vous faire

Voulez-vous l'exposer au regret de déplaire ?

Si lui-même il allait m'aimer. Cela se peut :

On se fait quelquefois aimer plus qu'on ne veut.

TIMANTE.

C'est prévoir d'un peu loin tout ce qu'il pourrait craindre,
Et vous paraissez bien disposée à le plaindre !

CLÉMENTE.

Sans doute on ne doit point vouloir hors de propos,
A moins d'aimer les gens en troubler le repos.

TIMANTE.

Mais de quoi s'agit-il dans cette adroite ruse
Que d'un amusement qui quelque temps l'abuse ?

CLÉMENTE.

Le triste amusement ! Non, ce pauvre garçon,
Laissez-le tranquille.

TIMANTE.

Eh ! consentez.

CLÉMENTE.

Non.

TIMANTE.

Si.

CLÉMENTE.

Non.

TIMANTE.

Ce refus obstiné d'une plaisanterie
Me paraît sérieux. Clémence, je vous prie,
Ce que j'ai demandé, je prétends l'obtenir.

CLÉMENCE.

Eh bien donc ! j'y consens pour vous faire plaisir.

TIMANTE.

Bon ! venez vite écrire ici.

CLÉMENCE.

Quoi ?

TIMANTE.

Mais écrire

Tout ce que pour Melcour vous croyez pouvoir dire,
Cent choses que l'amour sait inspirer si bien.

CLÉMENCE.

Oh bien ! s'il est ainsi je ne trouverai rien.
Laissons.

TIMANTE.

Ne puis-je pas moi-même vous le dire ?

Mettez :

» L'hymen auquel l'on me force à consentir m'est affreux...

CLÉMENTE.

Il n'en est rien.

TIMANTE.

N'importe, pour l'écrire,

» Insupportable.

CLÉMENTE.

Me faire dire encor pareille fausseté!

TIMANTE.

Mais ne voyez-vous pas qu'outrant la vérité,

Moins ce que vous direz est en effet croyable.

L'exagération le rend invraisemblable.

Ce qu'on gagne à mentir en le faisant beaucoup,

C'est que réellement on ne ment pas du tout.

Ajoutez :

» Je me décide à vous en faire l'aveu, pour que vous y
» portiez remède. Je vous aime. »

CLÉMENTE.

Oh! cela je ne veux pas le mettre.

TIMANTE.

Il faut le mettre, et même en finissant la lettre.

» Oui, Melcour, je vous aime; si vous partagez mes
» sentiments, vous trouverez facilement le moyen de rompre
» ce mariage.

Tout est dit. A présent, à ce dernier trait-là,
Joignez de votre fond tout ce qu'il vous plaira.

CLÉMENGE.

Oh! c'est plus qu'il n'en faut.

TIMANTE.

Donnez donc.

CLÉMENGE.

Non, je n'ose.

Il faut la déchirer.

TIMANTE.

C'est à quoi je m'oppose.

La lettre est excellente, et j'en répons. Donnez.

CLÉMENGE.

Ah! j'ai tort de céder, quand vous me contraignez.

Comme si c'était mal, je suis toute honteuse.

(Elle sort.)

SCÈNE VIII.

TIMANTE, *seul.*

Fort bien, l'on ne fait pas d'épreuve plus heureuse !
Je perds tous les soupçons qui m'avaient alarmé,
Et suis, grâce à mes soins, bien certain d'être aimé.
Elle s'est cependant un peu trop tôt rendue ;
Elle aurait dû, je crois, paraître plus émue.
De ses vrais sentiments, si ce billet rempli
Décelait un amour caché jusqu'aujourd'hui,
Et tournait contre moi mon propre stratagème ?
C'est bien ce que je veux. Je m'égare moi-même !
Relisons. Ai-je dit de mettre qu'elle aimât ?
Non, je m'étais servi d'un terme qui voilât
L'aveu... Ce mot cruel, il est bien d'elle-même !
Je n'y trouvai jamais tant d'appas. « Je vous aime ! »
Ah ! perfide ! ah ! jamais pour le plus tendre amant,
Ta main qui me trahit n'en écrivit autant !
Oui, sans doute elle l'aime ! et j'entre presque en rage
De voir... Mais achevons, pour combler son outrage ;
Poussons la chose au pis, comme je l'ai voulu,
Et qu'à Melcour soudain le billet soit rendu.

SCÈNE IX.

TIMANTE, LYSIMON.

LYSIMON, se retournant, et parlant à Frontin dans

la coulisse.

C'est bon, c'est bon, Frontin. (*A part.*) Que de peine !
 Haut à Timante, et l'arrêtant au moment où il se
 dispose à sortir.

Ah ! Timante !

TIMANTE, froidement.

Mon oncle !

LYSIMON.

Embrassons-nous ! Ton ame impatiente,
 Suivant Frontin, n'attend que de me recevoir !
 Tu parais cependant moins joyeux de me voir.
 Las de vivre isolé, sans appui, solitaire,
 Pour t'attacher à moi ; je reviens de ma terre.
 On te dit occupé de liens très prochains ;
 Ton choix sans doute est bon, j'y viens donner les mains.
 Mais, encore une fois, tu permets que j'insiste ;
 Oui, je te trouve au air, en vérité, bien triste.
 Ton mariage...

TIMANTE.

J'ai moins d'espoir que jamais

De le voir réussir, mon oncle, à présent.

LYSIMON.

Ouais!

Qu'on me mène aux parents, maîtres de la future,
Et je vais de ce pas terminer l'aventure;
Car ce n'est pas Franval..

TIMANTE.

Non. Par hasard chez lui
Vous me venez chercher.

LYSIMON.

Il est fort mon ami.
Si c'était lui, ma foi, j'aurais gagné ta cause.

TIMANTE.

Je le connais aussi, peu pourtant.

LYSIMON.

Va, va, j'ose,
Où que soit ton amante, aller la demander.
A mes bienfaits pour toi tu verras tout céder.

TIMANTE.

Non, je répugnerais à ce moyen extrême;

Un cœur, pour être à nous, veut se donner lui-même.
En forçant de ce cœur les libres sentiments,
Ah! ne me faites pas redouter vos présents.
Cachez même à Franval, mon oncle, je vous prie,
Que nous soyons parents et que je me marie :
Il voudrait comme ami s'employer dans ce cas ;
Il voudrait s'en mêler; c'est ce qu'il ne faut pas.

LYSIMON.

Passe. Tu vas du moins me présenter de suite
Chez ton amante, et là, sans que je sollicite,
Près des parents encore il me reste l'espoir...

TIMANTE.

Non, et dans ce moment vous ne pouvez les voir.

LYSIMON.

Ce refus me fait bien quelque peine. Allons, passe ;
Mais sur leur nom, au moins, que je me satisfasse.
Dis-moi, quel est leur nom ?

TIMANTE.

Ah! c'est me l'arracher !
Jusqu'à mon mariage, il faut vous le cacher.

LYSIMON.

C'est montrer envers moi beaucoup de défiance;
 Mais je ne pousse pas plus loin la résistance.
 Allons, chez le notaire au moins tu vas venir
 Recevoir tous mes biens dont je veux te munir.
 Puisque dès aujourd'hui nous devons vivre ensemble,
 Serrons par ce contrat le nœud qui nous rassemble.
 Pour la donation allons donc de ce pas;
 Le plus tôt vaut le mieux. Ne l'acceptes-tu pas?

TIMANTE, à part, *à son oncle*

Ah! que cette demande à présent m'importune!

(haut.)

Une affaire...

LYSIMON.

En tes mains je remets ma fortune.

Allons, viens.

TIMANTE.

Je n'ai pas l'esprit assez à moi

Pour bien juger votre offre et quel don je reçois;

Mais remettons, mon oncle, après mon mariage.

LYSIMON.

Eh! pourquoi différer un pareil avantage?

TIMANTE.

Je vous l'ai déjà dit, je n'examine pas
Combien ce don pourrait m'apporter d'embarras.

LYSIMON.

L'embarras d'accepter un bien que l'on te donne !
Je crois qu'il n'en est point.

TIMANTE.

Au moins je le soupçonne.

(*A part.*)

O fâcheux contre-temps ! avoir à réfléchir !

(*Regardant la lettre de Clémence.*)

La perfide à convaincre !

LYSIMON.

Il faut donc consentir. .

TIMANTE.

Remettons, s'il vous plaît ; je vous dis qu'une affaire...

LYSIMON.

Je vois que je déplaïs, ce qui me désespère ;
Je vois que je te gêne, et je me trompais bien
Lorsqu'en toi ma vieillesse espérait un soutien.

Eh bien ! puisque de toi je ne dois rien attendre,
 A des secours plus doux je puis encor prétendre :
 Là, je me marierai.

TIMANTE.

J'approuve ce projet.

LYSIMON.

Je n'en ferai donc rien puisque cela te plaît.
 Je sais qu'avec plaisir tu me le verrais suivre
 Ce parti, qui de moi, de mes dons te délivre ;
 Tu soupçonnes ces dons et l'amitié que j'ai !
 On me l'avait bien dit, tu n'es pas corrigé,
 Que je devais surtout craindre ta défiance !
 Ce défaut qui déjà perçait dans ton enfance. . .

TIMANTE.

Eh ! non, mon oncle, non, je vous aimai toujours.

LYSIMON.

Oh ! oh ! depuis long-temps je connais de tes tours.

TIMANTE.

Ah ! vous n'en verrez plus, je dois vous le promettre.
 Je sors pour un objet que je ne puis remettre.

(Il sort.)

LYSIMON, *le poursuivant.*

Quoi ! tu sors et promets... Eh bien ! écoute au moins :
Ne crois pas m'échapper, ni prendre assez de soins...
Ces biens si dédaignés, ingrat ! que je te laisse,
Par d'éternels regrets te poursuivront sans cesse !
Malgré toi je les mets en ta possession ,
Mon testament sera ma malédiction !

SCÈNE X.

LYSIMON, FRONTIN.

FRONTIN.

Oui, oui, maudissez-nous !

LYSIMON.

Ah ! tu viens donc d'entendre,
Frontin ? A ces refus aurais-je dû m'attendre ?

FRONTIN.

Aurais-je pu prévoir qu'il vous résisterait ?
Ah ! que pour vous, monsieur, ne sent-il l'intérêt
Qui me fait fondre en pleurs de son ingratitude !

LYSIMON.

Pauvre garçon !

FRONTIN.

Oh ! c'est un traitement bien rude !
 Cela me fend le cœur ! Ah ! ça, voyons un peu :
 Avez-vous employé près de votre neveu
 De ces petits moyens dont puissante est la force ?
 Offriez-vous... ? Les dons sont une grande amorce.

LYSIMON.

Je lui donnais mon bien, je n'ai rien obtenu.

FRONTIN.

C'est qu'on possède mieux un présent plus menu.
 Faites-nous des cadeaux...

LYSIMON.

Une somme moins forte
 Pourrait donc le fléchir ? Tu penses de la sorte ?

FRONTIN.

Sans doute, j'en répons. Je prendrai votre argent,
 Et que je sois pendu, si mon maître le rend ;

(à part.)

Car je le garderai.

LYSIMON.

Va, je paîrai ta peine.

Par-là, je le verrai donc ?

FRONTIN.

La chose est certaine.

LYSIMON.

Allons, j'ai donc bien fait, puisqu'il en est ainsi,
De taire à mon neveu ce qui m'amène ici ;
Il en aurait de moi pris plus de défiance.

FRONTIN.

Mais nous seuls en ces lieux vous amenons, je pense ;
Ne nous cherchez-vous pas ?

LYSIMON.

A Paris. Ici, point.

Et dans cette maison le hasard seul nous joint.

FRONTIN.

Quel projet, dites-nous, vous mêt donc en voyage ?

LYSIMON.

Suffit. Je ne veux pas en dire davantage;
Mais, toi, fais-moi parler à ton maître bientôt.

FRONTIN.

Je vous fais rencontrer pas plus tard que tantôt.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

FRANVAL, LYSIMON.

LYSIMON.

Je suis bien reposé, parlons de mon voyage.
Oui, j'ai voulu vous voir et suivre mon message;
Car vous avez reçu ce billet de ma main,
Où je vous informai de mon dernier dessein,
Retirant entre nous la parole donnée,
Qui dut à votre fille unir ma destinée.

FRANVAL.

Oui, car j'ai d'elle-même ensuite disposé;
Je la marie.

LYSIMON.

Ah! vous, cela vous est aisé!

Que vous êtes heureux qu'une fille charmante
 Se montre à vos desseins soumise, obéissante,
 Tandis qu'à se conduire instruit bien autrement,
 Un diable de neveu fait ici mon tourment !
 Je viens le marier et de mon vivant même
 Lui donner tout mon bien, comme à l'enfant que j'aime.
 Diriez-vous que le drôle a refusé mon bien
 Et veut se marier sans que j'y fasse rien ?

FRANVAL.

Eh bien ! mariez-vous , vous.

LYSIMON.

Oh ! qu'au mariage
 Je songe ? Je suis vieux.

FRANVAL.

Vous êtes d'un bel âge ;
 Car nous sommes, je crois, du même temps tous deux,
 Et de l'âge que j'ai l'on ne fut jamais vieux.

LYSIMON.

Oui, quelque soixante ans ne sont pas une affaire ;
 Mais faire un choix parfait est un point nécessaire ;

Et dans quelle famille, avec qui m'allier ?
Encor si votre fille était à marier ;
Mais à présent...

FRANVAL.

De quoi vous mettez-vous en peine ?

On pourra vous trouver des partis par douzaine ;
Le point est seulement d'en savoir profiter,
Pour punir un neveu qu'il faut déshériter.

LYSIMON.

Écoutez, ce motif m'en donne quelqu'envie.
Oui, disposez de moi, mon ami, pour la vie,
Et si vous le pouvez, mariez-moi bientôt.
A ce consentement je n'ajoute qu'un mot :
Si votre fille rompt un hymen volontaire,
Que je sois, s'il vous plaît, l'époux qu'elle préfère
A titre de prudence et d'ancienneté.

FRANVAL.

Vous l'aurez, en ce cas, par droit de primauté.
Mais j'ai chez moi plaisirs, grand-monde, il en faut être
En attendant ; venez.

LYSIMON.

Non, vous voudrez permettre
Que je reste à l'écart privé de ce plaisir.
Une autre affaire ailleurs occupe mon loisir.
(à part).

Je dois avec Timante avoir une entrevue;
Il ne faut pas le perdre un seul instant de vue.

FRANVAL.

Je vous laisse donc libre et solitaire ici.
Mais ma fille ne peut être exceptée aussi ;
La voilà qui paraît ; je vous laisse avec elle.
(Il sort).

SCÈNE II.

LYSIMON, CLÉMENCE, TIMANTE, FRONTIN,
(ces deux derniers au fond de la scène).

CLÉMENCE, à part.

Timante ici demande à me voir.

LYSIMON, à part.

Qu'elle est belle !

(haut).

Mademoiselle... Mais, j'aperçois mon neveu ;
Il vient pour me parler.

TIMANTE, à *Frontin*.

Dis-lui que non, parbleu!

FRONTIN.

Mais dites-lui deux mots.

TIMANTE.

Non, dis-lui qu'il revienne.

LYSIMON.

Il craint de s'approcher, de peur qu'elle nous gêne,
Et m'avertit par-là de la laisser aller.

Ne la retenons pas. Veut-elle me parler,

Qu'elle reste? ma joie en serait sans seconde

Une autre fois; la belle est là le mieux du monde!

(à *Frontin* qui lui fait des signes).

Elle reste, tu vois!

FRONTIN.

Votre heure n'est pas loin;

Mais mon maître un moment de relâche a besoin.

Venez, je vous dirai quand il faudra paraître.

LYSIMON.

Encor sortir! combien tu me promènes, traître!

SCÈNE III.

TIMANTE, CLEMENCE.

TIMANTE, *à part.*

J'ai fait porter la lettre; il faut la consulter,
 Avant d'en voir l'effet. (*haut*) Voulez-vous m'écouter ?
 Près de nous voir unis d'une éternelle chaîne,
 Il vous faut sans détour déclarer votre haine;
 Ou si ce nœud pour vous n'était pas sans appas,
 Dire si vous m'aimez.

CLÉMENTINE.

Ne le savez-vous pas ?

TIMANTÉ.

Moi ! comment le savoir ?

CLÉMENTINE.

Dieux ! que viens-je d'apprendre !
 Nous étions donc tous deux bien loin de nous entendre
 Quand de me plaire, en vous j'ai cru voir le désir,
 Et croyais vous prouver que j'y prenais plaisir ?
 Ah ! Timante, à coup sûr, vous n'aimez pas vous-même,
 Si vous pouvez ainsi douter que l'on vous aime :

Ce que le cœur désire, il l'entend clairement ;
Il devine sans peine un amour qu'il ressent.

TIMANTE.

Aussi crois-je le vôtre, et ne veux-je qu'apprendre,
Si, me flattant ainsi, j'aurais pu me méprendre.
M'aimez-vous ?

CLÉMENGE.

Oui, Timante. Au moins cette fois-ci,
Vous me croirez, je pense.

TIMANTE.

Ah ! pourquoi feindre ainsi ?

Est-ce donc un succès nécessaire à vos charmes,
Que d'exercer sur moi le pouvoir de leurs armes ?
N'est-ce que sur moi seul qu'il serait tout-puissant ?
Aisément à votre âge on remplace un amant.
Combien vous en verrez envier votre chaîne !
Obéissez sans crainte au goût qui vous entraîne,
Et quand vous m'assurez d'un amour si parfait,
Avouez que plutôt il n'est point en effet.

CLÉMENGE.

Quoi ! quel est ce langage, et que voulez-vous dire ?

TIMANTE.

Qu'il ne faut point qu'un père ait sur vous tant d'empire,
 Que son choix soit la loi qui vous donne un époux;
 Qu'il faut de votre cœur disposer suivant vous.

CLÉMENGE.

Ah! Timante, je vois où ce discours s'adresse.
 Quand de moi-même ainsi vous me rendez maîtresse,
 C'est que vous n'aimez plus, et cherchez, je le voi,
 Par la mienne à pouvoir dégager votre foi :
 Vous le pouvez, s'il n'est que moi qui vous retienne.

TIMANTE.

Vous le verrez sans peine ?

CLÉMENGE.

Oui, sans peine.

TIMANTE.

Sans peine !

Et regrettant si peu le plus tendre lien ,
 Vous ne m'aimez pas ?

CLÉMENGE.

Non.

TIMANTE.

Cruelle, il n'en est rien !

Vous ne m'aimeriez pas ! De ce coup trop sensible,
Non, je ne croirai point la cruauté possible.
Ainsi, l'espoir flatteur dont je fus occupé,
Mon bonheur, tout fut vain, et vous m'avez trompé !
Songez-vous quelle horreur succède à cette idée,
Et de quel désespoir mon ame est possédée ?
Eh bien donc ! si telle est l'affreuse vérité,
Rendez-moi le bonheur que vous m'avez ôté ;
Trompez-moi, mon destin sera moins misérable ;
A l'état où je suis l'erreur est préférable.

CLÉMENCE, *à part.**(haut).*

Je respire ! Eh bien donc, ce n'est point une erreur,
Timante, je vous aime ; oui, croyez que mon cœur,
Feignait de vous haïr trompé par votre doute.

TIMANTE.

Vous m'aimez ! Par ce mot vous me trompez sans doute.

CLÉMENCE.

Eh bien ! mais avec vous mettez-vous donc d'accord :
Lorsque de vous tromper vous me donnez le tort,

A l'instant vous disiez qu'il était impossible
Et qu'à croire ce trait vous serait trop pénible.

TIMANTE.

Eh bien ! à cet état de contradiction,
Connaissez donc l'horrenr de ma position :
Mon cœur se dit haï, le votre dit qu'il m'aime ;
Mais mon cœur ne se croit , ni ne vous croit vous-même.
Ah ! de me défier combien j'ai de raisons !
Qu'ai-je pour être aimé ? quels mérites ? quels dons ?
Sans l'amour violent qui pour moi sollicite,
Hélas ! je le sais trop , j'ai fort peu de mérite.
Mais sans de mes défauts vous parler même , hélas !
Dois-je moins redouter des dons que je n'ai pas ,
Quand leur vertu sans cesse ^{est} par vous ~~ont~~ admirée ?
D'un monde séducteur je vous vois entourée ;
Il faut vous disputer à la foule de ceux
Dont l'espoir de vous plaire attire à vous les vœux ;
L'éclat de tous leurs dons vous charme , vous enchante ,
Vous comparez aux miens cette image brillante ;
Et surtout de leurs feux le langage si doux
A l'indomptable excès de mes transports jaloux :

Moins amoureux, sans doute ils en sont plus aimables.

CLÉMENCE.

Que vous êtes injuste et vos soupçons blâmables !
Ne devriez-vous pas vous croire en sûreté
Quand on vous dit aimé ?

TIMANTE.

Si c'est la vérité.

On vient. Mal à propos que c'est là nous surprendre !
D'elle en si peu de temps je n'ai pu rien apprendre.
Allons, du stratagème il faut attendre tout ;
Elle s'expliquera peut-être enfin au bout.

SCÈNE IV.

FRANVAL, TIMANTE, PLAINVILLE,
MELCOUR, JULIE, CLÉMENCE.

FRANVAL, *aux acteurs qui entrent avec lui.*

Avec tous mes amis qu'enfin je vous rassemble !
Seuls, on perd l'enjouement que l'on retrouve ensemble.

JULIE.

Prenons ici quelqu'un, c'est notre déserteur.

Pourquoi nous quittiez-vous? Vous auriez ri, monsieur,
Des contes que Plainville a faits sur les convives.

TIMANTE.

Sans regretter ces traits, ces histoires furtives,
Circulant à l'insu des gens que l'on y peint,
Allons rire avec eux d'un air vrai, point contraint.
On ne peut croire rien, de crainte de surprise;
La malice, les traits n'ont sur moi point de prise;
Je suis, à ce qu'on dit, sourd intrépidement,
Et crois...

JULIE.

Eh bien! que croit monsieur l'indifférent?

TIMANTE, *montrant Melcour.*

Non, c'est que monsieur rit.

MELCOUR.

Eh! ne peut-on pas rire?

Vous êtes bien plaisant!

TIMANTE.

Et que voulez-vous dire?

Plaisant!

MELCOUR.

Plaisant.

TIMANTE.

Plaisant !

MELCOUR.

Vous êtes bien subtil !

Ne m'entendez-vous pas ?

TIMANTE.

Non, cela s'entend-il ;

Ah ça, je le demande ? Ah ! riez de plus belle !

Mais quelque trait caché que ce mot-là recelle ,

Je n'en fais plus de cas que de ce que je di ;

Et, pour y revenir ; oui, je le répète, oui,

Je suis peu curieux de tout ce qu'on débite.

(Il se met à parler avec Franval, qui, plus éloigné que lui des autres acteurs, ne peut entendre ce qu'ils disent.)

PLAINVILLE.

A propos des discours que dans le monde on cite,

Je viens de rencontrer le vieillard Lysimon ;

Et parbleu l'on disait...

5..

TIMANTE.

Eh bien ! que disait-on ?

PLAINVILLE.

Que jadis de Franval il épousait la fille,
Et devait, avant vous, être de la famille.

FRANVAL à Timante, qui fait quelques pas en arrière
dans le plus grand trouble.

Eh bien, vous me quittez ?

TIMANTE.

Une affaire, en effet...

(à part.)

Ce serait pour cela que mon oncle viendrait ?

FRANVAL.

Et dans mon cabinet passez pour cette affaire.

TIMANTE.

Non, pour la terminer le bruit m'est nécessaire.

(Il s'assied dans un fauteuil à droite de la scène.)

FRANVAL, aux autres acteurs.

Allons, ne tardez pas.

(Il sort.)

SCÈNE V.

TIMANTE, MELCOUR, PLAINVILLE
JULIE, CLÉMENCE.

MELCOUR, à *Plainville*.

Vous l'aurez alarmé.

JULIE.

Il se pourrait.

PLAINVILLE.

Ah ! bon, il paraît mieux armé
Contre un frivole bruit.

JULIE, regardant *Timante*.

Il ne paraît pas l'être.

TIMANTE.

Mon oncle !...

(*Voyant Julie qui le regarde.*)

Son regard me fait assez connaître
Qu'elle achève sur moi l'éloge commencé. ●

(*voyant Clémence le regarder.*)

Clémence aussi !

PLAINVILLE, *regardant Timante.*

Je crois qu'il serait peu sensé
Pour lui de soupçonner en rien mademoiselle,

TIMANTE, *se détournant.*

A l'autre !

JULIE, *regardant Timante.*

Oh ! oui.

TIMANTE, *qui s'est retourné, se détournant avec
impatience.*

Toujours ! Que me regarde-t-elle ?
Cette femme m'en veut diablement.

MELCOUR, *à Clémence et regardant Timante.*

Sur ceci,

L'on doit vous consulter. Que pensez-vous de lui ?

TIMANTE.

Comme un autre il médit !

CLÉMENCE, *regardant Timante.*

J'obéis à mon père.

TIMANTE.

Perfide !

MELCOUR.

Vous l'aimez ?

CLÉMENTE, *regardant Timante.*

Je ne dois pas le taire.

TIMANTE.

Eh bien ! me trahit-elle ?

MELCOUR, *regardant Timante.*

Ainsi j'avais raison !

La lettre m'a paru de son invention.

TIMANTE, *se détournant.*

Encore !

JULIE, *regardant Timante.*

Qui l'agite ?

PLAINVILLE, *regardant.*

Eh ! mais...

TIMANTE, *qui s'est retourné, se détournant.*

Toujours !

CLÉMENTE, *regardant.*

Son trouble

Augmente.

TIMANTE, *qui s'est retourné, se détournant.*

Tout le monde !

JULIE.

Il croit !

CLÉMENCE.

C'est qu'il redouble !

TIMANTE, *se levant.*

(à part).

(haut).

Allons, j'éclate enfin. Ah ça, vous voudrez bien... !

MELCOUR.

Quoi ! vous trouvez-vous mal ?

TIMANTE, *se rasseyant.*

Qui, moi ? je ne dis rien.

JULIE, *mystérieusement.*

Qu'a-t-il ?

MELCOUR, *regardant Timante.*

Rien. Il ne peut pourtant rester en place.

TIMANTE, *se levant de nouveau.*

Ah ! ça, l'on ne doit pas louer les gens en face.

MELCOUR, *s'approchant de lui.*

Qui vous loue ?

TIMANTE, *bas à Melcour.*

Ou bien donc, on sait ce que l'on voit,
Je veux dire insulter.

PLAINVILLE, *qui n'a pas entendu ce que vient de dire Timante.*

On sait ce qu'on vous doit !

TIMANTE.

Je prétends...

PLAINVILLE.

Qu'on vous loue ? Ah ! vous avez beau dire.

(revenant près de Julie et des autres acteurs.)

C'est un homme charmant, et cela doit suffire !

JULIE.

C'est un petit défaut que d'être défiant.

MELCOUR.

La tête vive ! mais c'est un cœur excellent.

TIMANTE, *bas à Melcour.*

Vous m'en rendrez raison, ou cessez.

MELCOUR, *faisant asseoir Timante.*

Patience;

Comme vous le pensez, est-ce qu'on vous offense.

JULIE, *à Melcour.*

A s'entendre louer il fait quelques façons ?

MELCOUR.

Un peu.

JULIE, *se préparant à sortir.*

Vient-il ?

MELCOUR.

Je crois que non.

PLAINVILLE, *ramenant Julie tandis que les autres acteurs sortent.*

Nous, écoutons.

Avez-vous lu ma lettre ?

JULIE.

Avez-vous pu m'écrire ?

Quelle folie !

PLAINVILLE.

Ici l'on ne peut rien se dire.

Je vous ai fait savoir le succès de mes vœux,
Et bientôt des mortels je suis le plus heureux.

SCÈNE VI.

TIMANTE, *les suivant des yeux et se levant quand
il les voit sortis.*

Eh! bien, peut-on plus loin pousser la médisance,
Et d'un front plus hardi soutenir son offense?
Oh, je dois peu douter, à juger par ceci,
Si ces amis zélés ici m'ont bien servi!
Franval alors doit peu vouloir mon mariage,
Et voilà quelle cause à me trahir l'engage.
Il n'en faut point douter, mon oncle est mon rival.
Non aimé de Clémence, il l'est trop de Franval;
La chose est avérée, et par-là tout s'explique:
Du retard apporté, voilà la cause unique
Qui différerait nos nœuds, et voilà la raison
De l'air mystérieux de toute la maison.

SCÈNE VII.

TIMANTE, FRONTIN.

TIMANTE.

Ah! toi, tu les as vus.

FRONTIN.

Qui, monsieur?

TIMANTE.

Eux.

FRONTIN.

Ah! diable.

Eux! Qui sont ceux-là?

TIMANTE.

Ceux qu'on te dit, misérable.

Tu viens du salon?

FRONTIN.

Oui, pour un petit envoi

Près de mademoiselle.

TIMANTE.

Ah! cher Frontin, dis-moi...?

FRONTIN.

Monsieur, relevez-vous, monsieur.

TIMANTE.

Eh! va-t-en, traître!

Aux genoux du faquin, je crois, je m'allais mettre.

Non, non, reviens. Écoute et ne me cache rien :

Au salon sur ton maître a roulé l'entretien ;

Que disait-on de moi ?

FRONTIN.

Rien, monsieur, je vous jure.

TIMANTE.

Non, on ne parlait pas, prends garde à l'imposture!

De mon oncle et de moi ?

FRONTIN.

Non, monsieur.

TIMANTE.

Vois, Frontin.

(Il prend quelques pièces d'argent dans sa bourse et les montre à
Frontin.)

Dis vrai, cet argent-ci je le mets dans ta main.

Hem! n'en parlait-on pas ?

FRONTIN.

Je crois qu'à mon oreille
Il revient certain bruit.

TIMANTE.

N'est-ce pas qu'à merveille
On daubait sur mon compte? Eh!

FRONTIN.

Oui, monsieur.

TIMANTE, *lui donnant.*

Tiens, prends.

Et ne disait-on pas, Frontin, en même temps
Que j'avais de cet oncle évité la vieillesse,
Que je l'avais reçu sans la moindre tendresse ?

FRONTIN.

Non, monsieur.

TIMANTE, *montrant de nouvelles pièces de monnaie.*

Non ? Tu vois.

FRONTIN.

Allons, vous défendez

De pouvoir refuser ce que vous demandez.

Monsieur, on le disait.

TIMANTE

On ajoutait, peut-être
Que je n'étais au fond, à me savoir connaître,
Qu'un cœur dur, insensible.

FRONTIN.

Oh ! point du tout.

TIMANTE, *montrant de l'argent.*

Non ?

FRONTIN.

Non.

Je dis non, c'est-à-dire oui.

TIMANTE.

Et que disait-on ?

FRONTIN.

D'abord on vous traitait d'une belle manière,
Ne vous épargnant point sur aucune matière,
Se mêlant même un peu, cela sur plus d'un fait,
De faire les honneurs de votre humble valet ;

Disant que vous étiez un maître difficile,
 Triste, bourru, grondeur, méfiant comme mille ;
 Et qui payez vos gens pour les faire mentir.

TIMANTE.

Oh ! ce que tu me dis a dû te divertir,
 Mais de le répéter il n'était pas la peine.
 Tiens, de ton zèle au moins il faut qu'il te souviene ;
 Prends cet argent ; du reste étant si bien instruit,
 Tu m'instruiras encor de ce que l'on a dit.
 Serait-il par hasard, là, de ta connaissance,
 Que mon oncle arrivât pour épouser Clémence ?

FRONTIN.

Non, monsieur.

TIMANTE, *cherchant de l'argent.*

Attends donc ; mais je ne trouve rien ;
 De te faire parler il n'est plus de moyen.
 Ah ! puisqu'il faut toujours te payer tes paroles,
 Je vais de ce bâton emprunter des pistoles.
 Viens çà.

FRONTIN.

Pour de l'argent, passe encor de mentir,

Mais mentir pour des coups, je n'y puis consentir.

TIMANTE.

Eh bien ! va, je te chasse.

FRONTIN.

Et moi, monsieur, je reste.

Je ne souffrirai pas : ô noirceur manifeste !

Qu'on accuse votre oncle, un oncle, hélas ! si bon,

Que je tiens renfermé, là, dans cette maison,

Attendant près de vous, qu'ici je l'introduise,

Tandis que son neveu soupçonne sa franchise.

Ah ! puisqu'il faut toujours vous nourrir de soupçons,

Qu'il vous en faut avoir, avec ou sans raisons,

Rassasiez-vous-en, monsieur, tout à votre aise.

(Il cherche dans sa poche et en tire plusieurs papiers.)

J'ai là...

TIMANTE.

Mais donne donc.

FRONTIN.

Là, là, ne vous déplaîse.

TIMANTE, *prenant dans la main de Frontin quelques papiers qu'il ouvre.*

Qu'est-ce que ce billet plié soigneusement ?

FRONTIN.

Eh ! ne voyez-vous pas que c'est du papier blanc ?
 Ah ! de monsieur Plainville enfin, voici la lettre ;
 Vas à mademoiselle , a-t-il dit, la remettre.

TIMANTE, lisant.

A mademoiselle Franval.

« Permettez qu'un amant qu'une gêne importune empêche
 » de vous parler , vous fasse savoir son bonheur. J'ai demandé
 » votre main à celui dont vous dépendez , et il ne met point
 » d'obstacle à notre union. »

PLAINVILLE.

Par ce billet, Frontin, je ne suis pas blessé :
 A Clémence il peut bien n'être pas adressé,
 Et tout aussi bien qu'elle il regarde Julie.
 Mon oncle. . .

FRONTIN.

Ah ! faut-il donc que je le justifie ?
 Tenez, je vois venir votre rival ici :
 Expliquez-vous d'abord clairement avec lui ;
 Vous vous expliquerez avec votre oncle ensuite.

SCÈNE VIII.

TIMANTE, PLAINVILLE, FRONTIN.

TIMANTE.

Eh bien ! il faut, monsieur, que je vous félicite ;
Et vous êtes, je crois, un mortel fort heureux.

PLAINVILLE.

Oh ! oui, je suis, monsieur, au comble de mes vœux ;
Et de mon prompt succès moi-même je m'étonne.

TIMANTE.

Et vous vous décidez . . !

PLAINVILLE.

J'épouse la personne ,
Je fais ce mariage.

TIMANTE.

Et vous avez, monsieur,
Donc le consentement . . ?

PLAINVILLE.

Du frère et de la sœur.

6..

TIMANTE.

Et Clémence vous aime ?

PLAINVILLE.

Elle, je ne sais guère ;
 Mais son père beaucoup. Il ne pouvait mieux faire :
 On pouvait se passer de son consentement ;
 La belle était majeure ; et puis la tante en tient.

TIMANTE, *à part.*

Oui, la tante aura fait qu'on m'exclut pour ce traître !
(haut.)
 Et dans vos intérêts vous avez su la mettre ?

PLAINVILLE.

Je ne le cache pas, j'ai su l'intéresser.

TIMANTE.

Vous êtes bien heureux.

PLAINVILLE.

Plus qu'on ne peut penser.

TIMANTE, *à part.*

Quel est mon embarras !

PLAINVILLE.

Songez donc qu'elle est d'âge
Où plus de pureté se trouve en mariage.
Elle unit la raison à beaucoup de beauté,
Et se trouve pourtant dans sa maturité.

TIMANTE.

(A part.)

Recevez donc mes vœux... Hélas ! quelle disgrâce !

PLAINVILLE.

Vous, mes remerciements. Ah ! que je vous embrasse ;
Et dès ce jour, monsieur, plus fortement amis,
Par ce nouvel hymen que nous soyons unis.

(Il sort.)

SCÈNE IX.

TIMANTE, FRONTIN.

FRONTIN, *à part.*

La lettre est pour Julie et non pour sa maîtresse.

TIMANTE, *à part.*

Frontin avait raison ; la lettre est pour la nièce.

FRONTIN.

Allons ; avec monsieur vous voilà bien d'accord ;
Je vais chercher votre oncle.

SCÈNE X.

TIMANTE, *seul.*

Oh ! non, il n'a pas tort !

Je ne saurais non plus en vouloir à Clémence.
 Plainville n'en est pas aimé comme il le pense.
 Déjà, trop soupçonnée à l'égard de Melcour,
 Peut-elle être envers moi si coupable en un jour ?
 Son père la marie, et sans qu'elle le sache ;
 Allons trouver ce père, ami frivole et lâche.
 Étalons à ses yeux toute sa trahison.

SCÈNE XI.

FRONTIN, TIMANTE, LYSIMON.

FRONTIN.

Venez.

LYSIMON

Il était temps de sortir de prison !
 Du coin où tu m'as mis pour faire sentinelle,
 Je sors, ma foi, moulu.

TIMANTE.

Quelle injure cruelle !

LYSIMON, *s'avançant vers Timante.*

Sans doute auras-tu bien levé tout embarras ?

TIMANTE, *passant de l'autre côté, suivi par son oncle.*

Après m'être expliqué, sortons tout de ce pas.

FRONTIN, *à Lysimon qui lui fait un signe d'impatience.*

Il vous écouterà.

TIMANTE, *passant de l'autre côté, suivi par Lysimon.*

Sortons de cet asyle !

FRONTIN.

Vous pouvez lui parler, il est là bien tranquille

À vous attendre.

TIMANTE, *changeant de côté.*

Oui, oui; ne tardons pas. Allons.

LYSIMON.

Enfin, mon cher neveu, je vous vois.

TIMANTE.

Oui, partons.

(*Il sort.*)

SCÈNE XII.

LYSIMON, FRONTIN.

LYSIMON.

Oui, partons! (*à part.*) Ah! coquins, voilà donc la manière
Dont vous me recevez : elle est bien familière ,
Après tous mes efforts pour voir un malheureux ;
Mais je sais le moyen de vous punir tous deux.
Va , va dire au fripon que je le déshérite ,
Et ne m'approche plus : c'est à quoi je t'invite.

(*Il sort.*)

FRONTIN.

Mon maître devrait bien en prendre plus de soins ;
Je redoute beaucoup celui qu'il craint le moins.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

FRANVAL, *seul.*

A ce gendre qui doit soutenir ma famille,
Je suis vraiment charmé de marier ma fille.
Timante est tout mon fait et l'époux qu'il lui faut;
C'est un garçon charmant qui n'a pas un défaut.

SCÈNE II.

MELCOUR, TIMANTE, FRANVAL

MELCOUR.

Gardez-vous de rien dire!

TIMANTE.

Allez, laissez-moi faire.

MELCOUR.

Mais vous vous faites tort.

TIMANTE.

Laissez.

MELCOUR.

Il faut vous taire.

Sur un si faible indice, allez-vous sans raison

Le réduire au parti d'une explication ?

TIMANTE, à *Franval*.

Monsieur...

FRANVAL.

Ah ! vous voici !

TIMANTE.

Jusqu'à présent peut-être

Vous fûtes mon ami ?

FRANVAL.

Que c'est bien me connaître !

Oui, sans doute.

TIMANTE.

Chez vous, accueilli dès long-temps...

FRANVAL.

Oui, d'en plus reparler même je vous défends,
Et c'est trop reconnaître un faible effet de zèle.

TIMANTE.

Aux soins d'une amitié, qui du moins parut telle,
De votre fille encor j'ai dû la main.

FRANVAL.

Je sais,

Votre reconnaissance...

TIMANTE.

A force de bienfaits,
Quand mes malheurs déjà fatiguaient ma constance,
Vous m'avez fait enfin supporter l'existence.

FRANVAL.

Point de remerciement.

TIMANTE.

Moi ! vous remercier !
Voilà comme on prétend à se justifier !
Par des remerciements qu'il semble qu'on refuse,
Aux reproches qu'on craint on se fait une excuse.

FRANVAL, *d'un air étonné.*

Eh !

TIMANTE.

Non, monsieur, eh ! non, plus de feinte.

FRANVAL.

Comment ?

TIMANTE.

Plus de feinte, monsieur, haïssez franchement.
Fallait-il à ce point, ô ciel ! vous méconnaître ?
Voilà donc l'amitié que vous faisiez paraître !
Et c'est pour me trahir qu'ici l'on m'accueillait !

FRANVAL.

Qu'est-ce donc ?

TIMANTE.

Oui, feignez d'ignorer ce que c'est.

FRANVAL.

Plait-il ?

TIMANTE.

Non, votre fille à moi ne peut plus être.

FRANVAL.

Ne l'épousez-vous pas ?

TIMANTE.

En suis-je donc le maître ?
N'avez-vous pas déjà ce gendre préparé ?

FRANVAL.

Un gendre ?

TIMANTE.

Oui, ce gendre à moi bien préféré.

FRANVAL.

Un gendre ! Ce matin quand je vous l'ai promise...
Moi, votre ami ! vraiment, vous causez ma surprise.

TIMANTE.

Oh ! nous devons tous deux nous surprendre, en effet.
Fallait-il me tromper ? Que vous avais-je fait ?

FRANVAL.

Mais que vous fais-je donc ? Car je verrai, j'espère,
La preuve...

TIMANTE, *donnant la lettre de Plainville à Julie.*

Cette lettre en est une assez claire.

FRANVAL.

Grande preuve, en effet! (*à part.*) Une lettre à ma sœur.
Je respire!

TIMANTE.

Eh bien! donc, vous convenez, monsieur?

FRANVAL.

De rien.

SCÈNE III

MELCOUR, TIMANTE, FRANVAL,
PLAINVILLE.

TIMANTE.

Vous niez donc cet hymen de Plainville?

PLAINVILLE.

Oh! non, ne niez pas, ce soin est inutile.

Il sait tout.

TIMANTE.

Oui, monsieur, convenez.

PLAINVILLE.

Un ami!

Mon hymen ne peut être un mystère pour lui.

FRAUVAL, *à part.*

Ah! ce malentendu ne peut avoir de suite.

Ne nous empressons pas de le finir si vite.

(*À Plainville.*) ~~(*À Timante.*)~~ (*À Timante.*)

Eh bien ! dites-lui donc... Il sait tout, comme moi.

En ce qu'il vous dira, vous pouvez avoir foi ;

Je le charge, monsieur, du soin de vous instruire.

(*Il sort.*)

SCÈNE IV.

PLAINVILLE, TIMANTE, MELCOUR.

TIMANTE.

Quoi ! votre mariage est vrai ?

PLAINVILLE.

Mais, oui. J'admire

Pour moi votre intérêt.

TIMANTE.

La personne est vraiment

Celle que vous disiez tantôt ?

PLAINVILLE.

Mais sûrement.

Quand j'ai fini le doute où vous étiez en peine ,
 Je joignais cet objet qui vers lui me ramène.
 Vous me permettez bien de vous quitter pour lui ?

MELCOUR, *à part.*

Pure méprise ! Allons, comment croire à ceci ?
 Non, je ne pense pas, moi, que Franval l'abuse.

SCÈNE V.

TIMANTE, MELCOUR.

TIMANTE.

Eh bien ! fais-je donc mal, dites, lorsque j'accuse ?

MELCOUR.

Vous devez de ceci vous applaudir vraiment !
 Vos affaires s'en vont arranger sûrement !
 De ce matin à peine avez-vous la promesse
 De conclure l'hymen où votre amour s'empresse,
 La journée est à peine écoulée à demi,
 Vous vous aliénez père, maîtresse, ami,
 Car je sais bien de moi ce que l'on conjecture,
 Ce début me paraît de favorable augure,

Et doit vous attacher encor plus que jamais
A ces heureux soupçons , source de vos succès.
Ingrat , cruel ami , qu'à vos maux je m'oppose....!

TIMANTE.

Laissez , monsieur , laissez , vous , leur première cause ;
Vous qui , sous l'air trompeur de blâmer des soupçons ,
Semez ici la haine et les divisions ,
Puisqu'enfin avec vous il faut que je m'explique ,
Je suis las des conseils d'un ami tyrannique.
Qu'il ne soit , je le veux , plus de nœuds entre nous ;
Retirez-vous ; sortez.

MELCOUR.

Je ne suis pas chez vous ,
Et bientôt à l'accueil d'un ami qui vous aime ,
J'aurai , grâce à vos soins , plus de droit que vous-même ,
Que vous , qui dans ces lieux me vîntes présenter.
Quel titre , dites-moi , vous y pourrait rester ?
De votre propre aveu , de la foi qui l'enchaîne ,
Votre prudent beau-père a secoué la gêne ,
Je vous trahis moi-même , et par un dernier tort ,
Votre amante entre vous fait cesser tout accord :

(*Montrant la lettre de Clémence*).

Voyez à la beauté qui sera votre épouse,
 La lettre qu'arracha votre fureur jalouse.
 Voilà, voilà vos droits à les persécuter,
 A tourmenter des cœurs qu'il faudrait mériter !
 Continuez, cruel, par un penchant funeste,
 De vos amis lassés perdez encor le reste,
 Sans doute vos malheurs vous en ont trop laissé ;
 Justifiez ainsi, par un tort insensé,
 De tous vos ennemis la haine, l'injustice,
 Et moi-même, après tout, comptez-moi leur complice ;
 Car aussi bien je sens ma patience à bout,
 Et mon amitié cède au plus juste dégoût.

(*Timante sort concentrant son courroux et sa douleur*).

SCÈNE VI.

CLÉMENCE, FRANVAL, MELCOUR.

CLÉMENCE.

Qui donc à votre ami, monsieur, fait de la peine ?
 Il est triste.

FRANVAL.

Où Timante est-il ?

MELCOUR.

Il sort à peine.

FRANVAL.

Ah çà, j'ai tout à l'heure avec lui plaisanté
Sur un soupçon bien propre à nourrir ma gaîté;
Mais il est défiant, je ne dois pas permettre
Les suites de l'erreur où je l'ai vu paraître.

CLÉMENTE.

Que s'est-il donc passé ?

FRANVAL.

Mais il s'est plaint, ma foi,
Que je te mariais avec Plainville; moi
Qui lui donne ma sœur ! Un billet fait pour elle,
Et qu'il croyait pour toi, le tient fort en cervelle.
Mais pour le trancher net, voyons, expliquons-nous.

MELCOUR.

Laissez, monsieur, laissez, et que lui diriez-vous,
Que vous ne l'avez mis dans le cas de se dire ?
Votre silence même aurait dû lui suffire;
Moi-même, croyez-vous que je m'y sois trompé ?

7..

A le désabuser je vous vois occupé;
 Ah ! vos efforts rendraient ce soin impraticable.
 Laissez-le au temps ce soin; d'ailleurs un fait semblable
 Ne peut se décider que par l'événement.
 Bien plus, c'est qu'à son faible une fois vous prêtant,
 Il n'est pour l'avenir sortes de défiances
 Dont vous n'autorisiez par-là les conséquences,
 Et dont aujourd'hui même il ne pût ^{vous} gêner,
 Vous n'êtes pas le seul qu'il ose soupçonner.
 Il est jaloux.

CLÉMENCE.

Jaloux!

MELCOUR.

Etrange confidence!

Oui jaloux de moi-même, ou du moins je le pense,
 Car quelle vraisemblance à l'emporter sur lui,
 Et mériter un cœur où régnait mon ami?
 Cette lettre pourtant m'assure le contraire.

CLÉMENCE.

Oh ! cette lettre est fausse, en voici le mystère.
 Pour un jeu, disait-il, il m'a surpris ces traits,
 Et m'a fait mettre ainsi que c'est vous que j'aimais;

Mais croyez qu'il n'est rien de si faux, je le jure,
Je ne vous aime pas, monsieur, je vous assure.

MELCOUR.

Je le savais ; ceci n'était rien qu'un détour
Pour nous faire expliquer sur un secret amour,
Qu'il croit à l'un de nous, à tous les deux peut-être,
Car de savoir lequel lui-même il n'est pas maître,
Et son inquiétude, à son esprit flottant,
Ne permet pas toujours d'asseoir son jugement.
Voyez de l'éclairer, monsieur, s'il est facile
Et s'il vous faut tenter de le rendre docile.

FRANVAL.

Non, de sa défiance il faut le voir souffrir.

MELCOUR.

Et c'est le seul moyen qui puisse le guérir :
La défiance, en soi, porte un secours suprême,
Et par son propre abus se guérit elle-même.
Ces monstres, de sa peur trop fertiles sujets,
N'étant qu'en elle-même et non dans les objets,
Il faut en qui l'éprouve en chercher le remède :
D'abord à ses frayeurs l'abandonner sans aide,

Tout bientôt à ses yeux perd droit de l'ébranler ;
 Tel quand un jour qui fuit ne saurait qu'aveugler ,
 Lorsqu'on se fait à voir dans une nuit obscure ,
 Bientôt comme en plein jour le regard s'y rassure.
 Laissons donc en soupçons Timante s'épuiser ;
 Sans les accroître , mais sans y rien opposer ;
 Soyons comme il l'entend , monsieur , mademoiselle ,
 Nous deux traîtres amis , vous , amante infidèle ;
 Par-là de le punir prenant occasion ,
 Servons-nous contre lui de son invention ;
 Puisque nous le tenons , que la leçon soit bonne.

FRANVAL.

J'approuve ce projet, et de ce pas j'ordonne ,
 Sous peine de le perdre , et son sort m'en répond ,
 A Clémence surtout un silence profond.
 J'en attends de plaisir une moisson nouvelle :
 Nous rirons bien.

CLÉMENCE.

Il vient ; qu'il souffre !

FRANVAL.

Bagatelle !

SCÈNE VII.

CLÉMENCE, MELCOUR, FRANVAL, TIMANTE.

FRANVAL.

Eh bien ! tout entre nous est donc fini , Monsieur ?

TIMANTE.

Daignez , en la causant ménager ma douleur :
Joindre aux maux qu'on a faits l'ironie et l'outrage ,
C'est au plaisir de nuire ajouter trop de rage.
Vous m'ôtez votre fille ; un père est en cela
Maître absolu ; qu'elle ait l'époux qu'il vous plaira ;
Mais au succès du plan qui pour lui se dispose ,
Par un juste retour craignez qu'on ne s'oppose ;
Je sais qu'avec monsieur , d'un obstacle tout prêt ,
Mademoiselle entend traverser ce projet.

FRANVAL.

Oui , je voudrais bien voir une audace pareille !
Qu'on s'y fie , on verra ? (*bas à Melcour*) Fais-je bien ?

MELCOUR, *bas*.

A merveille!

(Haut).

J'espère que monsieur donne peu de crédit
 Aux plaintes d'un amant qu'irrite le dépit ;
 Que mes intentions pures et réservées,
 Quand il les connaîtra , pourront être approuvées.

TIMANTE.

Ah! vous convenez donc de ces intentions ?
 Eh bien ! avais-je tort ? Vous voyez mes soupçons ,
 Et que pour pénétrer d'indignes perfidies,
 Je n'ai pas attendu de les voir éclaircies.
 Je vous connaissais bien , et même d'assez loin.

CLÉMENTE.

Et qui vous dit cela ?

MELCOUR.

Prenez-vous donc le soin
 De vous justifier ? laissez , mademoiselle ,
 Il y va du bonheur que je vous le rappelle ;
 Et pour vous affermir dans un dessein secret,
 Songez quel caractère au vôtre il unirait !

Pour vous, monsieur, ici chacun vous laisse faire ,
Ne pense qu'à vous suivre et qu'à vous satisfaire ;
De se justifier, si l'on prend peu le soin ,
Apparemment l'on croit n'en avoir pas besoin.

TIMANTE.

Quel besoin, en effet, d'excuser l'inconstance ?

MELCOUR.

Laquelle, s'il vous plaît ?

TIMANTE.

Et la même, je pense ,
Que ce dessein secret où vous l'affermissez.

MELCOUR.

A-t-il besoin d'excuse ?

TIMANTE.

Ah ! ah ! vous m'offensez.

(*se retirant.*)

Ma présence est ici pour le moins inutile.

FRANVAL.

Vous me laissez unir ma fille avec Plainville ?

TIMANTE.

Je vous laisse en cela suivre vos volontés ;
Faites, monsieur...

FRANVAL.

Allons ! vous m'impatientez.

Ne le voilà-t-il pas qui s'en va ? Quel vertige !
On n'a de volonté que la vôtre, vous dis-je ;
Venez, Clémence. Vous, sur l'heure, épousez-la,
Et parlez-moi d'un autre encore après cela.

TIMANTE.

Je sens ce sacrifice et vois bien que le zèle...

FRANVAL.

Non, c'est ma volonté ; je vous dis qu'elle est telle.

TIMANTE.

C'est bien un sacrifice, en vain l'on s'en défend ;
Mais je veux l'accepter, si Clémence se rend ;
Tout ce qu'a dit monsieur, elle peut le détruire :
Aime-t-elle Melcour ?

CLÉMENTE, *à qui Melcour fait signe de se taire.*

Je ne dois rien vous dire.

TIMANTE, à *Franval*.

Eh bien ! vous entendez ?

FRANVAL.

Eh ! non ! Qu'entends-je ici ?

Elle ne dit pas non, mais a-t-elle dit oui ?

CLÉMENCE.

Le veut-on ? Je dirai non, pour le satisfaire.

TIMANTE.

Non, soyez à Melcour, ou contentez un père.

(*il sort.*)

SCÈNE VIII.

MELCOUR, FRANVAL, CLÉMENCE.

FRANVAL.

Il n'en démordra pas !

CLÉMENCE.

Ah ! tirons-le d'erreur.

Rappelez-le, Melcour.

FRANVAL.

Non, s'il vous plaît. Monsieur,

Vous voyez , pour détruire un soupçon qui me blesse ,
 Si j'ai rien épargué. Je manque à ma promesse ;
 A trahir mon secret je me suis vu forcé ;
 Mais l'amour-propre enfin s'en mêle ; il est blessé,
 Toute explication offenserait ma gloire ;
 Je croyais mériter que l'on daignât me croire.
 J'ouvre les yeux. Je vois que même il serait bien ,
 De ne point achever un dangereux lien ,
 Qui semble s'annoncer sous un fâcheux présage.

CLÉMENCE.

C'est moi qui souffrirai , rompant ce mariage.

FRANVAL.

Eh ! quel autre penchant doit l'emporter sur vous ?
 Je crains de vous unir au destin d'un jaloux.

MELCOUR.

Concevez de vos soins un peu plus d'espérance ;
 Vous verrez à la fin céder sa défiance.
 Et vous , sur cet adieu qu'il vient de vous jurer,
 Ses sentiments assez doivent vous rassurer :
 Un amant ne fuit pas si l'on ne le renvoie.

(*Melcour sort avec Clémence.*)

SCÈNE IX.

FRANVAL, LYSIMON.

FRANVAL.

Vous venez à propos.

LYSIMON.

Oui, pour voir votre joie!

FRANVAL.

Un obstacle à l'hymen de Clémence!

LYSIMON.

Tant pis;

Mais je ferai pour vous tout ce que j'ai promis.

J'épouse votre fille.

FRANVAL.

Oh! de votre parole,

Je ne vous somme pas.

LYSIMON.

Elle serait frivole.

Oh! non, elle m'oblige en un semblable cas.

Vous faites des façons.

FRANVAL.

Vous ne m'entendez pas !

LYSIMON.

Vous me refusez donc votre fille ?

FRANVAL.

Au contraire !

Je vous la donnerais, tant je suis en colère ;

J'espérerais punir mon gendre.

LYSIMON.

Grand merci !

Car je me marîrai fort en colère aussi,

Pour punir mon neveu. Sans doute votre gendre,

Ne vous déplaît pas moins, comme je puis comprendre ?

FRANVAL,

Oh ! c'est un homme en tout, bizarre, défiant.

LYSIMON.

Diable ! Votre homme au mien est assez ressemblant.

FRANVAL.

Il tremble, craint toujours, et c'est en vain qu'on l'aime.

LYSIMON.

Votre homme et mon neveu, sont donc, ma foi, le même !
Pour ramener l'ingrat j'ai fait un vain effort,
Je l'abandonne enfin à son malheureux sort.
Vengeons-nous de tous deux de la même manière.

FRANVAL.

Mon gendre m'était cher ; je fus ami du père ;
Il pourra m'en coûter, je vous en fais l'aveu.
Vous-même, si ce gendre était votre neveu,
Me conseilleriez-vous ce que vous voulez faire ?

LYSIMON.

Oui, bien, pour le punir d'exciter ma colère.

(à part.)

Ingrat ! Non, et ce cœur murmure encor pour toi,
Ah ! sois, si tu le peux, du moins, heureux sans moi.

FRANVAL.

Je ne vous cache pas qu'un autre soin m'arrête.
Vous-même...

LYSIMON.

Allons, je vois ce qui vous inquiète;
Encor, pures façons.

FRANVAL.

Non, votre âge...

LYSIMON.

Pourquoi
Vouloir plus que moi-même avoir le soin de moi ?

FRANVAL.

Ma fille...

LYSIMON.

Elle est, je crois, un parti fort sortable.

FRANVAL.

Mais, vous...

LYSIMON.

Je suis lié par un nœud véritable.
De plus par ma colère et la vôtre.

FRANVAL.

Je crains. . .

LYSIMON.

Non, votre homme, vous dis-je, en mourra de chagrins.
Vous, monsieur mon neveu, qu'un bon oncle importune,
De cent bons mille écus regrettez la fortune.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

TIMANTE, *seul.*

JE ne m'arrête à rien. J'ai beaucoup de soupçons
Qu'en ma perplexité combattent cent raisons.
J'avais cru sur Melcour faire expliquer Clémence ;
Elle garde sur lui le plus profond silence.
Son père, qu'accusaient Plainville et son aveu,
S'offre à tout terminer. Mais si j'en crois ce féu,
Tout à l'heure accusé du tort d'être infidelle,
L'un l'eût-il avoué ? l'autre se tairait-elle ?
Mon malheur est trop sûr ! Et vous, mon oncle, vous,
Comment vous implorer pour parer à ces coups !
Vous m'aurez fui vous-même. A l'infortune en butte,
Il n'est pas un ami qu'enfin je ne rebutte !

J'entends rire ici près. A mes tourments uni,

Ah! des maux què je sens nul ne s'afflige ici!

(il s'assied à l'un des côtés de la scène près d'une porte latérale.)

On parle; écoutons. Bien! Pour entendre à merveille

Ce que l'on dit de moi, je viens prêter l'oreille;

C'est de moi qu'on s'occupe en ce même moment.

SCÈNE II.

CLÉMENCE, FRANVAL, MELCOUR, TIMANTE.

(Les trois premiers acteurs entrent du côté opposé à celui où Timante est placé, tandis qu'il écoute à quelque distance de la porte, un genou en terre et le visage tourné vers les spectateurs.)

TIMANTE.

Je suis, quoi donc? jaloux, ombrageux, défiant!

O! favorable lieu d'où je puis tout entendre!

Qu'à contre-temps ici l'on viendrait me surprendre,

Et que je maudirais le hasard écrivain

Qui pourrait me sauver le moindre mot fâcheux!

Des secrets importants dont on me fait mystère,

On viendra par bonheur à parler, je l'espère.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, FRONTIN.

(Il entre par la porte près de laquelle écoute Timante.)

FRONTIN.

Monsieur appelle-t-il ?

TIMANTE, *dans la même posture.*

Ah ! la voix de Frontin !

Mais il parle bien haut de ce salon voisin.

FRONTIN.

Monsieur !

TIMANTE.

Ah ! oui, monsieur ! Voyons ce qu'il va dire.

FRONTIN.

Il écoute.

TIMANTE.

On n'entend rien.

FRONTIN.

Voilà pour bien rire

A ceux qu'il ne voit pas.

TIMANTE.

Approchons.

(en se relevant pour s'approcher de la porte, il rencontre Frontin.)

Ah ! c'est toi ,

Maraud !

FRONTIN.

Mais je passais...

TIMANTE.

Qui parle là ?

FRONTIN.

Qui ? moi ,

Et les gens de l'hôtel. Ne faut-il pas qu'on cause ?

TIMANTE.

Vous faites bien du bruit.

FRONTIN.

Oh ! j'en sais quelque chose.

Je fais une leçon, et je grondais Lafleur

D'être si défiant, car c'est qu'il l'est, d'honneur ;

Et je crois qu'à présent tout le monde s'en mêle :

Le maroufle est jaloux en diable d'Isabelle.

TIMANTE.

Allons, paix. Il suffit; est-on dans la maison?
 Aurait-on compagnie, encor grand monde!

FRONTIN.

Non;

Je crois qu'on est parti; mais je puis me méprendre :
 Ces messieurs que voilà pourront mieux vous l'apprendre.

(il sort.)

SCÈNE IV.

CLÉMENCE, FRANVAL, MELCOUR, TIMANTE.

FRANVAL.

Vous écoutez fort bien!

TIMANTE.

Du plus cruel tourment

Vous voyez les effets dans mon égarement.

Je cherche à m'assurer contre l'horreur extrême

D'un destin plus affreux pour moi que la mort même;

Car n' imaginez pas que par vous désolé

Je mette à le cacher mon orgueil consolé;

Le plaisir de m'en plaindre est le seul que j'espère ;
Mon malheur est au comble , il doit vous satisfaire.

MELCOUR.

Ah ! combien, mon ami, vous vous faites de mal !

TIMANTE.

Eh bien ! donc si j'ai tort, plein d'un doute fatal,
Sans aucune raison si mon cœur vous soupçonne,
Oui, mon cœur est trop las de ne croire personne ;
J'accepte ces regrets garants d'une amitié
Qui doit finir mes maux, puisqu'elle en a pitié ;
Qu'un mot lève l'erreur qui fait ma défiance,
Un mot peut envers moi prouver votre innocence.

MELCOUR.

Un mot ! à vous, monsieur, si prompt dans vos soupçons,
Que vous n'attendez pas d'en avoir des raisons,
Pour nous croire innocents un mot pourra suffire !

TIMANTE.

Puis-je vous croire tels, si je ne l'entends dire ?

MELCOUR.

Oui, de votre mémoire effacé par vos torts,

Ce mot il vous fut dit; il le dut faire alors,
 S'il peut vous rassurer; c'est en vain qu'on l'implore;
 Inutile une fois, il le serait encore.
 Faut-il donc qu'à toute heure, à tout événement,
 Votre mourante foi tombe à moins d'un serment,
 Et l'ayant une fois pour votre garantie,
 Ne vous suffit-il pas, le serment qui nous lie?

TIMANTE.

Du temps où je l'obtins si rien n'est différent,
 Pourquoi me refuser un semblable garant?

MELCOUR.

Si vrai dans votre bouche il ne l'est pas d'une autre,
 Si c'est de votre foi qu'ici dépend la nôtre,
 Et que par un traité qui vous doit sa rigueur,
 Vous seul de nos serments vous fixiez la valeur;
 Nuls, si déjà vous-même en perdez la mémoire,
 S'ils ne sont vrais qu'autant que vous voulez les croire.

TIMANTE.

Mes soupçons par ces mots sont encor redoublés :
 Ces serments aujourd'hui par moi seul rappelés,

Déjà mis en oubli, si je ne les réclame,
 Ne puis-je pas penser qu'ils pèsent à votre ame ?
 Cruels ! je n'entends rien à tout ce procédé ;
 Mais suis-je aimé ? l'aveu m'en doit-être accordé.
 C'est trop long-temps souffrir !

FRANVAL, *bas à Melcour.*

Faut-il le satisfaire ?

Il est pressant.

MELCOUR.

Non, non ; ferme.

FRANVAL.

Laissez-moi faire.

(*A Timante.*)

Ah çà, trêve, monsieur, à d'ennuyeux débats,
 Ce que vous demandez, vous ne l'obtiendrez pas.
 Savez-vous qu'on est las de votre défiance ?
 Oh ! l'on doit ce qu'on veut le faire en toute aisance ;
 Et du moins prétend-on agir en liberté.
 De vos vexations j'ai droit d'être irrité.
 Vous sentez que, pour fuir une contrainte extrême,
 J'ai dû prendre un parti, le plus rigoureux même.
 Vous, sans prendre toujours conseil de ce qu'on dit,

Sur ce que l'on vous doit, consultez votre esprit.
 Je vous promis ma fille ; à ce garant , mon gendre ,
 Croyez ou non. (*à Clémence.*) Et vous , rentrez.

TIMANTE, *à Franval qui sort sans l'écouter.*

Quoi ! sans m'apprendre
 Si , sur l'engagement que vous m'avez donné ,
 Vous voulez que je compte ? Est-on plus obstiné !
 (*Arrêtant Clémence qui fait quelques pas pour sortir.*)
 Mademoiselle , hélas ! Clémence , vous que j'aime ,
 Me trahit-on ? Parlez. Et qui croire ?

CLÉMENCE, *sortant.*

Vous-même.

TIMANTE.

Ah ! j'ai donc bien raison d'être en peine et jaloux !

(*A Melcour.*)

Ami , dans tout ceci qui dois-je croire ?

MELCOUR, *sortant.*

Vous.

SCÈNE V.

TIMANTE, *seul.*

Quoi! me fuir tous les trois dans ce profond silence!
Ah! je ne prétends pas leur faire violence.
Ils pourront, à leur tour, me regretter aussi :
Je vais fuir les cruels et m'éloigner d'ici.
Mais, que dis-je? En partant, ne nous flattons pas même
De causer des regrets; ce n'est pas moi qu'on aime!
Eh bien! c'est un motif de partir : oui, partons.
Contre un monde éprouvé par tant de trahisons,
Cherchons quelque désert où ne soit pas de traître.
Après, je deviendrai... Que sais-je? hélas! Peut-être,
De mes maux, dans la mort je chercherai la fin;
Mais ne songeons d'abord qu'à m'éloigner. (*Il appelle.*)
Frontin!

SCÈNE VI.

TIMANTE, FRONTIN.

TIMANTE.

Que veux-tu?

LE DÉFIANT.

FRONTIN.

Je viens, vous...

TIMANTE.

Oui, pars encor plus vite.

Va, pour moi, de Franval prendre congé de suite.

▲ Clémence... (*Il s'arrête rêveur.*)

FRONTIN.

Que dire ...?

TIMANTE.

Ah ! que je suis parti.

Et reviens sur-le-champ pour me rejoindre ici.

FRONTIN.

Nous partons ? C'est cela montrer du caractère !

J'étais aussi surpris qu'on pût long-temps vous plaire.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

TIMANTE, *seul.*

Je serais curieux de juger quel effet,

Moi parti, sur leur cœur, ma démarche aura fait ;

Et je voudrais les voir d'une sàre retraite,
Seulement pour juger comme l'on me regrette.
Invisible en ces lieux, il faudra m'arrêter :
Je veux de mon départ avec eux m'attrister.
On vient. Déjà le jour commence à disparaître ;
Cachons-nous dans ce coin, d'où je ne puis paraître :
(On fait un demi-jour au commencement de cette scène
et dans les deux suivantes.)

SCÈNE VIII.

TIMANTE, dans l'enfoncement, MELCOUR,
FRONTIN, FRANVAL, CLÉMENCE,
PLAINVILLE, JULIE.

FRONTIN.

Il est ma foi parti !

PLAINVILLE.

J'ai les plus vifs regrets...!

CLÉMENCE.

Mon père, voulez-vous qu'il s'éloigne à jamais ?

FRANVAL.

Va, rattrape ton maître, et soudain le ramène.

MELCOUR.

Attendez ; si... peut-être il n'en est pas la peine.
Frontin, que t'a-t-il dit avant que de partir ?

FRONTIN.

Précisément cela, de vous en avertir,
Et de venir ici le joindre sans remise.

MELCOUR.

Dans ce lieu ?

FRONTIN.

Dans ce lieu, demande très précise.

MELCOUR, *à part.*

Il écoute.

CLÉMENCE.

Allez donc, vous ne pourrez jamais

Le ramener.

FRANVAL.

Allons, fais diligence.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, HORS FRONTIN.

MELCOUR, *d'un air fin et feignant de voir Timante.*

Mais

Il n'en est pas besoin ! Pourquoi vous en défendre ?

Un tel homme jamais ne sera votre gendre ;

Et vainement, monsieur, vous l'en aviez flatté.

Il rend à vos desseins toute leur liberté ;

Félicitez-vous donc qu'à lui rien ne vous lie,

Et qu'un choix où semblait incliner votre envie,

De Plainville ou de moi fasse enfin un heureux ;

Vous étiez indécis encore entre nous deux.

PLAINVILLE.

Allons...!

MELCOUR.

Vous, vous parlez contre votre pensée.

PLAINVILLE.

Ah ! la plaisanterie est ici déplacée.

Je n'avais pas prévu ce fâcheux résultat ;
Il fallait ménager un cœur trop délicat.

PLAINVILLE.

Oui , complice innocent de votre raillerie ,
J'ai le plus grand regret de mon étourderie.
Diable ! aussi , l'on s'explique !

CLÉMENCE.

Il ne reviendra pas !
Et loin de nous sans doute il a hâté ses pas.

MELCOUR.

Paix donc ! s'il écoutait.

FRANVAL.

Dût-il prêter l'oreille,
Pour moi , je ne veux plus d'une épreuve pareille.
Il aime , il se défie , il en aimera mieux.
Peut-être ce travers , au fond peu vicieux ,
Est la marque en effet d'un cœur beaucoup plus tendre,
Qui des autres , lui-même , a droit de plus attendre.

MELCOUR.

Pour moi , j'aurais voulu prolonger son erreur ,

Et ne point l'avertir sitôt, que son bonheur,
Nous fit de la nourrir une loi trop cruelle.

(à Timante qui se dégage de l'obscurité.)

Eh bien ! quoi ! vous sortez ? L'occasion est belle !
Perdez-vous donc le fruit de votre essai déjà ?

FRANVAL.

A qui donc parlez-vous ?

MELCOUR.

A Timante ! Il est là.

TIMANTE.

Ah ! mon ami ! Monsieur, combien je suis coupable !
Clémence, à vos genoux, le repentir m'accable.
Puis-je espérer au moins que vous me pardonniez ?

(On apporte des bougies.)

FRANVAL.

Pour moi, je me dédis, puisque vous écoutiez.

MELCOUR.

Et moi, j'ose à la sienne ajouter ma prière.
En vain voudriez-vous vous montrer plus sévère,

Il connaît vos bontés, par votre aven qu'il sait,
Loin de m'en rétracter, j'en presserais l'effet.
Unissez-les.

FRANVAL.

Jamais.

MÉLCOUR.

Son ame est bien changée.

Pourquoi...?

FRANVAL.

Pourquoi ! Ma fille est ailleurs engagée.

MÉLCOUR.

Ah ! ne plaisantons plus.

FRANVAL.

Non, vous dis-je, elle l'est.

MÉLCOUR.

Mais, non.

FRANVAL.

Mais, si.

CLÉMENTINE.

Non.

TIMANTE.

Non, tantôt on m'éprouvait.
A ne vous croire pas, je suis instruit d'avance.

FRANVAL.

J'ai pourtant pris de vous, monsieur, cette vengeance.

TIMANTE.

Quoi ! de ma faute, hélas ! c'est ce que j'essais ;
Vous aimeriez, Clémence, un autre époux ?

CLÉMENCE.

Jamais.

Il ne m'est pas connu, se peut-il que je l'aime ?

SCÈNE X ET DERNIÈRE.

MELCOUR, TIMANTE, FRANVAL, LYSIMON,
CLÉMENCE, PLAINVILLE, JULIE, FRONTIN.

FRONTIN.

Mon maître ne vient pas, mais un autre lui-même.

FRANVAL, à Clémence, montrant Lysimon qui entre,
précédé par Frontin.

Oui, vous voyez l'époux que pour vous j'ai choisi.

TIMANTE, *à part.*

Mon oncle!

LYSIMON.

Hélas, moi ! moi, mademoiselle ici,
 Qui rapporte à vos pieds un cœur bien infidelle.
 Ah ! mon ami, comment m'excuser auprès d'elle ?
 Je viens me dégager. A rentrer j'étais prêt,
 Lorsque de mon neveu j'ai trouvé le valet.
 Il m'a fait espérer de le voir moins sévère,
 Et de me présenter même chez son beau-père,
 Où dans un cas pressant je pourrai le servir.
 A ces mots j'ai senti tout mon cœur s'attendrir ;
 L'amour servait ma haine ; il meurt comme elle cesse :
 Je vais trouver l'ingrat, lui rendre ma tendresse ;
 C'est mon sang, après tout ; on ne peut me blâmer,
 Et je sens qu'à mon âge il n'est plus temps d'aimer.

FRANVAL.

Faites donc.

LYSIMON, *à Frontin.*

Allons, toi ; courons chez le beau-père,

Vite.

FRONTIN.

C'est ici même.

LYSIMON.

Ici !

FRANVAL.

Quoi !

LYSIMON.

Quel mystère !

Mais j'aperçois le drôle.

TIMANTE.

Oui, mon oncle, celui
Que sa faute à vos pieds humilie aujourd'hui.

LYSIMON.

Réponds, quoi ! tu serais...

TIMANTE.

Oui, l'amant de Clémence,
Qui de son père essuie une juste vengeance;
S'il n'a votre pardon, mourant de vos mépris.

LYSIMON.

Acceptes-tu mes biens ? Il est à ce seul prix.

TIMANTE.

Je ne refuse rien.

LYSIMON.

O comble d'allégresse!

Je retrouve un neveu , dans Clémence une nièce ,
Et tout mon bien lui va , sans dépouiller les miens.
Mais quoi ! j'oublie ici pour quel motif je viens ,
Et qu'avant de songer à cette heureuse chaîne ,
Il me faut vous fléchir sur un sujet de haine.

FRANVAL.

Non , tout est oublié , mon cher , en votre honneur ;
Je crois même devoir davantage au bonheur
Qui me montre un ami dans le parent d'un gendre ,
J'avance le moment d'une union si tendre.

TIMANTE, à Plainville.

Ah ça , vous me direz , monsieur , par quelle erreur...

FRANVAL.

C'est ce que vous saurez par l'hymen de ma sœur ,
Qui doit , avec le vôtre , aujourd'hui se conclure.

TIMANTE.

Que tout ce que j'apprends agrave mon injure !
Quoi, pas un de vos torts ne pourra m'excuser !
Vous m'accordiez Clémence ; et près de l'épouser
Je pouvais être heureux , si j'étais fait pour l'être !
Ce bonheur, mes soupçons me le font méconnaître ;
Chaque effort pour l'atteindre aide à m'en écarter ;
Enfin , jusqu'au moment où j'allais vous quitter ,
Heureux réellement, malheureux par moi-même,
Plus malheureux encor d'offenser ce que j'aime ,
Je vous soupçonnai tous sans la moindre raison :
Pour un cœur défiant , pour moi , quelle leçon !

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.